

déformés par l'étymologie populaire, d'après *gutta* et *guttur*. Mot de rituel, non attesté dans les textes. Sans doute du gr. κόθων en passant par un intermédiaire étrusque, *qutun* : le rapprochement avec *guttur* peut avoir été favorisé par la fréquence de la finale *-rn-* en étrusque.

eyathus, -i m. : coupe, vase à boire. Emprunt ancien (Plt.) au grec κόθων, de caractère populaire. On trouve à basse époque les graphies *quiatus*, *cuatus*, *quatus*, dont dérive sans doute *cattia*, attesté dans les gloses, CGL I 521, 54, et demeuré dans les langues romanes ; cf. M. L. 2434, et *cyathina*, 2433. — Dénommatif : *cyathisso*, -as (= κοθόλεως), Plt.

cyclamen, -inis n. : cyclamen, plante. Emprunt au gr. κυκλαμίνων (-voc.), déformé sous l'influence des autres noms de plantes en *-men*, type *grāmen*, *legūmen*, etc. Non attesté avant Pline, qui emploie la forme grecque *cyclamīnos*. Calque latin : *orbiculāris*.

cycenus, -i m. : cygne. Emprunt d'abord savant et poétique au gr. κύκνος, qui a détrôné *olor* et qui est passé dans les langues romaines sous la forme *cenus*, v. fr. *cisme*; cf. M. L. 2435, *cynos* et *cycinis*. Attesté depuis Lucrèce et Cicéron, qui en a deux exemples, mais sans doute plus ancien, comme le prouve l'emploi proverbial : *quid enim contendat hirundo cynnis*, Lucr. 3, 7.

Dérivé : *cyneus* (*quigneus*, Gloss.) = κύκνεια.

cydōneum : v. *cotoneum*.

cylindrus, -i m. : cylindre. Emprunt au gr. κύλινδρος, effectué par la langue scientifique et par la langue russe (Caton), où le mot désigne un « rouleau ». Nombre

de formes romanes remontent à **colondra*, c'est-à-dire à une forme influencée par *columna*, cf. Serv., G. 1, 178, *cylindro* : i. e. *lapide tereti in modum columnae*, et les gloses, où *cylindrus* est expliqué par *semicolonnium*, M. L. 2437.

Dérivé latin : *cylindratus*.

cýma, cýma, -ae f. : emprunt latinisé (Lucil.), avec changement de genre et passage à la 1^{re} déclinaison, au gr. κύμα « *summitas olerum uel arborum* », Isid., Or. 17, 10, 4. Une prononciation *cima* est fréquemment attestée par la graphie ; c'est à *cima* que remontent la plupart des formes romanes, M. L. 2438.

cýmātium, cýmātium, -i n. : emprunt fait par la langue de l'architecture au gr. κύματιον « *cimaise* ». M. L. 2439.

cymba : v. *cumba*.

cymbalum, -i n. : cymbale. Emprunt au gr. κύμβα (Catul., Cic.). M. L. 2441 ; irl. *cimbal*.

Dérivés : *cymbalissō* (Hemina), -lāris, -lārius.

cymīnum : v. *cumīnum*.

cyparissus : v. *cupressus*.

eyprum : v. *cuprum*.

cytisus, *cetus*, -i f. (*cytisum* n. ; *quitius*, Diose, Schol. Vg. Medic. 10, 7) : cytise. Emprunt au gr. κύτιος (attesté depuis Varr.), passé dans les langues hispaniques : esp. *codeso*, et en toscan *citiso*. M. L. 2447.

Le mot grec ne désigne pas notre cytise commun, mais une plante fourragère, sans doute une grande liserne ; cf. Pline, NH 13, 130.

Varro n'emploie encore que le mot grec : κύτιος δάμων. Men. 53. Latinisé seulement dans Apulée ; surtout fréquent dans la langue de l'Église (où il a pris un sens spécial d'« esprit infernal, démon ») ; c'est ainsi que St Aug. crée *daemonicola*, Ciui. d. 9, 19, et St Jér. *daemonicarius*. Celte : irl. *demun*, gall. *gevan*. — *Daemonicus* semble avoir été créé sur le participe grec féminin δαμονιώσα, dont la finale aurait été assimilée aux formations suffixales latines en -*ssus* ; cf. *daemonicus* à côté de *daemonicus* = gr. δαμονιώς.

daeruma : v. *lacruma*.

daetylus, -i m. : emprunt au gr. δάκτυλος (d'origine sémitique) demeuré dans les langues romanes avec le sens de « *datte* » (*dactylus*, Apicius) et de « *pholade*, *dail* », ainsi appelé « *ab humanorum unguium similitudine* », Pline, 9, 184. M. L. 2457 ; B. W. s. u.

daeulum, -a : CGL I 84, 91 ; M. L. 2458. Voir *fals*.

daedalus, -a, -um : -am a varietate rerum artificio-rumque dictam esse apud Lucretium (1, 7) terram, apud Ennium (Inc. 46) Mineruam, apud Vergilium (Aen. 7, 282) Circen, facile est intellegere, cum Graeci δαιδάλεων significant variae..., P. F. 59, 26.

Emprunt poétique (ENN., LUCR., VG.) au gr. δαιδάλεος de sens à la fois actif : *natura daedala rerum*, LUCR. 5, 534, et passif : *daedala signa*, id. 5, 145 (= δαιδάλεος).

daēmōn, -ōnis m. : emprunt au gr. δαιμῶν. Varro n'emploie encore que le mot grec : κύτιος δάμων. Men. 53. Latinisé seulement dans Apulée ; surtout fréquent dans la langue de l'Église (où il a pris un sens spécial d'« esprit infernal, démon ») ; c'est ainsi que St Aug. crée *daemonicola*, Ciui. d. 9, 19, et St Jér. *daemonicarius*. Celte : irl. *demun*, gall. *gevan*. — *Daemonicus* semble avoir été créé sur le participe grec féminin δαμονιώσα, dont la finale aurait été assimilée aux formations suffixales latines en -*ssus* ; cf. *daemonicus* à côté de *daemonicus* = gr. δαμονιώς.

dagnades : sunt autem genus quas Aegyptii inter podium cum coronis deuinire soliti sunt, quae uellicando morsicandoque et canturando adsidue non patiuntur dormire potentes, P. F. 60, 11. Mot étranger? Cf. δαχύλι. ὀρέου εἴδος, Hes.

daliuum : supinum ait esse Aurelius, Aelius stultum. Oscurum quoque lingua significat insanum. Santra uero dici putat ipsum, quem Graeci δέλταν, i. e., propter eius fatuitatem quis misereri debeat, P. F. 59, 17. Mot d'origine et de sens incertains, non attesté dans les textes.

dalmatica (scil. uestis) f. : dalmatique, tunique large à manches longues originaire de Dalmatie. Mot de basse époque (éd. de Diocl.) : M. L. 2463 et 2462, *dalmata* « *sabot* » (comme *gallica*).

-dam : particule généralisante ou indéfinie, qu'on a dans *qui-dam* ; v. *dum*.

dāma : v. *damma*.

damaliō, -ōnis f. : génisse ; emprunt latinisé, avec suffixe -ōn, au gr. δάμαλης (Lampr.). Cf. *dam(m)a*.

damascēna, -ōrum n. pl. : prunes de Damas. Dérivé de *damascus*, transcription du gr. Δαμασκός. Attesté à

D

partir de Pline. M. L. 2464. Le nom de la ville, qui était célèbre par la qualité de ses aciers et de ses laines (cf. Thes. Onomasticon III 24, 28-32), est aussi demeuré dans les langues romanes. M. L. 2465, *Damascus*.

Damia, **damium** : sacrificium quod siebat in aperto in honorem Deae Bonae, dictum a contrarietate, quod minime esset δαμέσιον, i. e. publicum. Dea quoque ipsa Damia et sacerdos eius damiatrix appellabatur, P. F. 60, 1. Sans doute emprunt au gr. Δαμίτης, déesse adorée à Épidaure, où elle était associée à Αὔξοτα, et à Égine, cf. Hdt. 5, 81 et 85 ; Paus. 2, 30, 4 ; l'homonymie de *damium* et de gr. dorien δάμου (= att. δάμον) doit être fortuite. *Damiatrix* suppose un verbe dénommatif **damiare* « célébrer le culte de Damia » ou peut avoir été bâti directement sur *damia*, cf. *uindēmia/uindēmiatris*. Sans exemple dans les textes.

damma (*dāma*) , -ōis c. , mais surtout masculin ; féminin dans Hor., C. I 2, 13 ; le genre masculin a entraîné la création d'une forme *dammus* (*damus*, Not. Tir. 108, 73 ; cf. M. L. 2466) : daim. Attesté depuis Virgile. Roman. Passé en germanique : v. h. a. *tām*, ags. *dā* ; le breton *dem* provient du fr. *daim*. Diminutifs : *dammula* (Apulée, langue de l'Église), *dam(m)ulus*.

Un rapport avec *domare* n'est pas plausible, à cause du sens. Mot étranger, peut-être céltique ; cf. irl. *dam alláid* « cerf » (*dam* signifiant « bœuf », comme gr. δαμάλης, -λῆ). Cf. *damaliō*.

damnūm, -i n. : dommage, perte, dépense. S'oppose à *lucrum*, cf. Plt., Cap. 327, ubi... *damnūm praestet facere quam lucrum, à incrementū*; s'allie à *sumptus* (Ps. Asc., Verr., p. 175), *iactura*, *dētrimentum*. En droit, désigne quelquefois les « dommages et intérêts » payés pour une perte matérielle (Loi des XII tables), et par extension l'« amende » (le mot propre est *multa*) ou la peine (*poena*). Quoi qu'en dise parfois, aucun rapport n'est senti en latin entre *damnūm* et *dare*. L'expression *damnūm dare* n'est pas une figure étymologique ; le sens est « causer un dommage » (s'opposant à *damnūm facere* « faire une dépense, une perte », e. g. Plt., Ci. 106, Tru. 228 (*damnūm dare*) ; Ba. 1032, 784, etc. ; cf. Thes. V 30, 29 sqq.). Dans Plt., As: 182, *neque illi scit quid det, quid damnū faciat* ; Tru. 81-82, *eadem postquam alium repperit qui plus dat, | damnosiorē meo exinde immovit loco*, l'allitération n'implique pas un rapport étymologique. Il est donc impossible d'appuyer sur les sens et emplois attestés à date historique un rapport entre *dō* et *damnū*. Attesté à toutes les époques ; surtout au pluriel chez les poètes. Bien représenté dans les langues romanes, ainsi que *damnāre*, M. L. 2467-2468 ; B. W. *dam*. (et *dommage*) Alb. *dam*, *dem*.

Dérivés et composés : *damnōsus* : 1^o qui cause des pertes, coûteux ; 2^o qui fait des pertes ou des dé-

penses, prodigue ; *indemnis* : sans dommage, indemne (à partir de Sén.) ; *indemnitās* (Jurisc.) ; *damnō*, -ās : « *damnō adficerū* » (Nonius), cf. Plt., Tri. 829, *nobilēs apud homines pauperibus te* (= *Neptunum*) *parcerē solitum, diuitiae damnare atque domare* ; cf. aussi l'expression *damnare aliquem uōti* (*uōti*), les formules d'héritage *heres meus damnas esto ; legatum per damnationem*, et la glose de Non. 276, 18, -are est exhere dare. *Lucilius Sat. lib. XI* (22) : ... *hunc Tullius, inquam, i index heredem facit, et damnati alii omnes.* Dans la langue du droit, *damnare*, usité d'abord dans le sens de « frapper d'une amende », e. g. Cic., *Verr. I, 38, minoris H.S tricis praetorium hominem non posse damnari*, s'est dit ensuite de toute espèce de châtiment : « condamner » (opposé à *absoluō*), d'où *indemnātūs* « non condamné » (depuis Plt.), de même que le composé *condemnō* (cf. *condōnō*) créé pour marquer le fait de la condamnation (aspect déterminé). *Damnare* s'est employé au sens propre comme au sens figuré ; dans la langue de l'Église, il a servi à traduire ἀναθετάτινον ; à basse époque, on le trouve au sens de « fermer », e. g. Arat. Act. 2, 111, -are uiam, comme fr. « condamner une porte ». *Condemnō*, dans la langue grammaticale, a traduit aussi ὀρθίζω.

Damnō et *condemnō* ont de nombreux dérivés : *damnabilis*, *damnatiō*, *condemnatiō*, etc.

De *damnō* : irl. *damnaim*, gall. *daoni* (au sens religieux « damner »).

damnificus (Plt., Pall.) : qui cause des pertes, d'où *damnificō*, *damnigerulus* (Plt.).

damnās : de la langue du droit, usité seulement dans la formule *damnās estō* « qu'il soit condamné à ». Sans doute forme dialectale de *damnātūs* avec syncope de la voyelle brève finale ; cf. osq. *Bantins* « *Bantinus* », ombr. *pihaz* « *piātūs* », etc. Hypothèse invraisemblable de Brugmann, I. F. 34, 397 sqq., qui fait de *damnās* un substantif abstrait **damnātūs* « la condamnation ».

On a rapproché gr. δάπτω « je partage », δακάνω « dépense », δαψιλής « génereux » ; le sens est éloigné : les correspondants grecs de *damnū* sont ζυγός, βλέπω, ou φθορά. Le rapprochement avec *daps*, souvent proposé, est indémontrable ; toutefois, l'identité de *damnū* et des mots arm. *tawn*, v. isl. *tafn* est séduisante. Peut-être ancien terme religieux (cf. *damnare uōti*) ? V. *daps*.

dannus, -īm. : « cūrātor uīcī ». Mot gaulois, qu'on trouve dans une inscription des Tréueri, CIL XIII 4228 ; v. Loth, ap. Rev. celt., 38, 380. Composés : *platio-dannus* « cūrātor locorum », CIL XIII 6776 ; *arcanto-dan[os]* « cūrātor argenti ».

danus : *fenerator uel feneratio* (Gloss.). Emprunt au gr. δάνος? Cf. *danista*, de δανειστής, d'où dérive *danistarius*.

dapiōnō, -ās, -āre : ἄ. λ. de Plt., Cap. 897, *eternū tibi dapiōnō uictum, si uera autumas*. Emprunt comique au gr. δαπανάω, avec influence de *daps* : « offrir (en sacrifice) ».

daps, -is f. (souvent au pl. *dapēs* ; sg. *dapis* Juvenc.) : *apud antīquos dicebatur res diuina quae fiebat aut hiberna sementi aut uerna... Itaque et dapata se acceptos dicebant antiqui, significantes magnifice, et dapaticum negotium amplus ac magnificum*, P. F. 59, 21. Sens premier : sacrifice, cf. Gaūs, Inst. 4, 28, *pecuniam acceptam in dapem*, i. e. in

sacrificium impendere. De là, « repas rituel qui suit le sacrifice » : Cat., Agr. 50, 2, *ubi daps profanatae comedae erit*. Le pluriel s'explique par la valeur collective du mot. En passant dans la langue profane, a désigné toute espèce de mets, nourriture, repas ; cf. Liv. Andr. Carm. fr. 7, *quae hac daps est?* = Od. α 225, τις δέται.

Dérivés : *dapālis* : épithète de Jupiter « à qui l'on offre un sacrifice », cf. Caton, Agr. 132 ; *dapāticus* (cf. *cēnāticus*) ; *dapāticē*, cf. plus haut.

Archaique, conservé seulement dans la langue de la poésie à l'époque impériale.

Mot racine, comme *ops*, mais à vocalisme a, populaire. Cf. Benveniste, *Don et échange dans le vocabulaire i.-e.*, Ann. sociol., 1951, p. 16 sqq.

Terme de la langue religieuse conservé aussi par les dérivés arm. *tawn* « fête » et v. isl. *tafn* « animal pour le sacrifice ». Un mot parallèle, mais différent, est conservé dans v. angl. *tiber* « sacrifice », gr. δέτηνον et, peut-être, v. h. a. *zebar* « animal de sacrifice ». Cf. *damnun* et gr. δαπάνη, δέτηνον.

dapsilis, -e : abondant, riche. Archaique et post-clasique. Emprunt au gr. δαψιλής avec influence de *daps* et substitution de suffixe.

Dérivés : *dapsilitās* (Paul. Nol.), -ter.

dardana, -ae f. (?) : nom de plante. Sans doute corruption de *bardana*.

dardanārius, -ī m. : spéculateur sur les blés. Mót tardif (Ulprien), dérivé sans doute du nom de la région, *Dardanīa*, d'où provenaient les blés. Un rapport avec *danus* est peu vraisemblable.

darpus, -ī m. : nom d'un petit quadrupède dans Polém. Silv. Non latin. V. Bertoldi, ESL 32, 149.

dautia : v. *lautia*.

-dē : particule postposée qui figure dans l'archaique *quam-de*, ombr. *pane, ponne*, osq. *pan, pún*. Sans doute identique à gr. -δε dans δέ, δε, etc. Le -de de *inde*, *unde* peut s'y rattacher, mais admet une autre origine. V. dē et *quam* et *dōne*.

dē : particule invariable, usitée surtout comme préposition et préverbale. Ne se trouve plus isolément que dans la locution proverbiale *susque dēque* glosé *plus minusue*, P. F. 371, 4. En tant que préposition, dē accompagne un ablatif et, comme ab et ex, marque l'origine, l'éloignement, avec une idée accessoire de mouvement de haut en bas (comme dans gr. κατέ), nuance bien conservée dans certains composés : *deorsum*, *dēcēre*, *dēscēdere*, mais qui ne lui est pas nécessairement attachée ; cf. Lucre. 1, 788, *a caelo ad terram, de terra ad sidera mundi*; Cic., Fin. 1, 62, *migrare de uita*. Sert aussi à désigner l'extraction : *oleum quod de matura olea fit*, Cat., Agr. 65, 2 ; une partie prise dans un tout : *ūnus dē muliis* « un d'entre la foule » = ex, gr. παρά (v. *dēbēo*) ; et dans cette valeur partitive se rencontre là avec le génitif (*ūnus multōrum*), auquel il a de bonne heure tendu à se substituer ; cf. *quō dē genere* à côté de *cuius generis* ; Sall., Cat. 35, 2, *ex nulla conscientia de culpa*; Cic., Att. 2, 24, 3, *iis de rebus consciente esse Pisoneum*.

Du sens de « en partant de », on est passé à celui de « à la suite de », Plt., Mo. 697, *non bonust somnus de*

sacrificio impendere. De là, « repas rituel qui suit le sacrifice » : Cat., Agr. 50, 2, *ubi daps profanatae comedae erit*. Le pluriel s'explique par la valeur collective du mot. En passant dans la langue profane, a désigné toute espèce de mets, nourriture, repas ; cf. Liv. Andr. Carm. fr. 7, *quae hac daps est?* = Od. α 225, τις δέται.

Dérivés : *dapālis* : épithète de Jupiter « à qui l'on offre un sacrifice », cf. Caton, Agr. 132 ; *dapāticus* (cf. *cēnāticus*) ; *dapāticē*, cf. plus haut.

Archaique, conservé seulement dans la langue de la poésie à l'époque impériale.

Comme ab et ex, dē a servi à renforcer un certain nombre de particules, adverbes, prépositions, dont certaines apparaissent de très bonne heure : *dehinc, deinde, despūer*. Cet usage s'est beaucoup développé dans le latin populaire, cf. *deante, dēcontrā* (= ἀπέταχτη), **dēcrās* (d'où *dēcrastinātō*) et *dēmānū* (demain), *dēforās, dēforis* (blâmé par Cledonius, GLK V 21, 22), M. L. 2520 ; *dēinter, deintrā, deintus* (dans), *dēlongē* (= παχύρθεν), *dēmagis* « *ualdē magis* », Non. 98, déjà attribué aux antiqui par P. F. 62, 18 : *pro minus* (I. nimis) *dicebant antiqui ; dēretō*, M. L. 2582 ; *dēsus, dēsubter, dēsūbitus, dēsūbitō*, M. L. 2607, *dēsūperne, dēsprā, dēsursum* (blâmé par Quint. 1, 5, 38), *dētāns*. Cf. aussi de ex attesté dans l'Itala, Matth. 18, 28, et demeuré en roman, M. L. 2514.

Sur it. da, rhéo-rom. *dad, da*, v. Recueil Niedermann, p. 207.

Dē sert de préverbale dans un grand nombre de composés verbaux, où il marque souvent, comme on l'a vu, un mouvement de haut en bas. Il peut indiquer aussi une action faite d'après un objet : *dēscriptō, dēpingō*, un déplacement : *dēplantō*, et par suite un changement d'état ; il peut aussi, marquant l'éloignement, avoir une valeur privative ou diminutive : *dēargentō* (Lucil.), *dēarū, dēcapitō, dēcollō, dēficiō, dēsum, dēmēns* (cf. ἀmēns), *dēbilis, dēdecus*. Il a pu servir à indiquer l'achèvement : *dēbellō* « livrer un combat qui met fin à la guerre », *dēuinō* « vaincre définitivement » (et *dēcrepitus*?). C'est par là que s'explique le sens de superlatif qu'il exprime, par exemple, dans *dēpereō*, « j'aime à mort » *deamō*, etc. Du reste, dans les verbes comme dans les adverbes, il arrive souvent que le sens de dē (comme celui de ex) soit affaibli et que le préverbale serve simplement (comme dans les adverbes et les prépositions) à renouveler une forme simple vieillie et usée : *dealbō* (M. L. 2488 a), *deambulō, dēargentō* (Vulg.), *deaurō* (M. L. 2489), *dērelinquo* d'après *dēserō*. Usité de tout temps. Panroman ; cf. M. L. 2488.

La longue de dē est constante. Dans *dēhinc, dēin > dēin* (monosyllabe), l'abréviation peut être dū à la présence devant voyelle. Mais on peut se demander si le -dē qui apparaît dans *in-de*, *un-de*, en face de *hin-c*, *illim-c*, *istim-c*, *istin-c*, n'est pas une forme brève de dē, postposée? Toutefois, cette particule peut être rapprochée du -de de *quānde* (v. *quam*), qu'on retrouve en osco-ombrien et dont le rapport avec dē n'apparaît pas.

Pour les dérivés, v. *dēterior* et *dēmūm*. V. aussi dē-nique.

V. Sommerfelt, *Dē en italo-celtique* (Oslo, 1920) ; dē se retrouve exactement en celtique : irl. *di*, gall. *di-*, et ne se retrouve que là. L'osco-ombrien a des formes à vocalisme a : osq. *dat* (et comme préverbale : *da-dikat-*

ted « dēdicāuit »), ombr. *da-*, préverbale dans *da-ētom* « dēlictum » (équivaudrait à lat. **dē-ētum*). Sans doute apparenté à dō de *dōne* et *quādō*. — Au contraire, ab, ex et au- ont des correspondants hors de l'italo-celtique.

dēbeō, -ēs, -uī, -ētūm, -ērē (forme refaite *dehibiusti* dans Plaute, Tri. 426, comme *prashibeō* assez fréquent) : proprement « avoir en le tenant de quelqu'un », de **dē-habēō*, comme dégō de **dēagō* « devoir » (*algd alicū*) (s'oppose à *praebēre*) ; se dit de l'argent (*pecūniā*) ou de tout autre objet. De là : *dēbitūm* : « le dû, la dette » et *indēbitūs* ; *dēbitō* « débiteur », qui s'oppose à *créitor*, ainsi Cic., Sest. 94, *bona creditorū ciuium Romanorū cum debitorib⁹ Graecis diuississe*. — Dēbēre s'emploie également avec un infinitif complément pour marquer l'obligation de faire une chose (cf. *habeō*), e. g. Cat., Agr. 119, *quid facere debeas*, et, dans ce sens, peut être impersonnel, comme *oportet* ; ainsi Varr., L. L. 8, 61, *debuisse aiunt... ut accupem sic pisci(cū)per dīci*. Cf., pour le sens, gr. δεβέω. La valeur d'obligation a tendu à s'affaiblir et parfois dēbēo, à basse époque, ne sert qu'à former une sorte de futur périphrastique, comme gr. μέλλω, cf. Eupipp., Seu. 31, 4, *oppida in quibus debent ordinari*, ou à introduire une hypothèse, S^t Avit., p. 74, 1, *qua professio sua... etiam si censeatis quod grauare me debeat* ; tous sens qui se retrouvent dans le fr. *devoir*. Ancien, usuel. Panroman ; cf. M. L. 2490, 2492, 2493, dēbēre ; *dēbita, -tūm*, B. W. *dette* ; *debitor*.

*dēbilis, -ē (dēbil, Enn., A. 324, comme *famul*)* : infirm, estropié, débile. Se dit du corps en général (dans la Vulgate trad. καλλός ; et correspond à ἀνάπτως) ou d'une partie, jambe, pied, main ; cf. Celse 4, 9, *cozorū dolor hominē saepe dēbilitātē* (= fait boiter) ; Tite-Live le joint à *claudus*, 21, 40, 9 ; à *mancus*, 7, 13, 6 ; etc. Ancien, usuel. Conservé comme adjetif dans quelques formes romanes ou dans le verbe composé *endeble* « harasser » (prov., cat., esp.). M. L. 2491 ; et *indēbilis*, 4369.

Dérivés : *dēbilitātās, -tō, -āre* et ses dérivés.

Composé dont le second terme doit renfermer un correspondant du mot conservé dans skr. *bālām* « force », *bālyān* « plus fort » et v. sl. *bolī* « plus grand » ; gr. βέλτιον, βέλτιστος. Le b initial indique un terme populaire ; et, en effet, le mot n'est pas védique ; il est de ceux que le sanskrit a pris, avec l, à des parlers autres que ceux sur lesquels repose le védique le plus ancien.

dēcanūs : v. le suivant.

decēm (forme vulgaire *decim*, fréquente dans les inscriptions) indécl. : dix. Nombre parfait, cf. Virg. 3, 1, 5, *quem perfectum numerū Graeci tēleōtō dicunt, perfectum autem antiqui instituerant numerū qui decēm dicitur* ; c'est-à-dire fin de série dans la numération décimale. De là, exprime une idée de grande pluralité, e. g. Plt., Ba. 128, *si decēm habeas lingūas*, comme *decēm militē* (= πυρτοῦ) exprime un grand nombre indéfini. Usité de tout temps. Panroman. M. L. 2497.

Dérivés : *dēcūnum*, puis *decimūs* (pour le vocalisme, cf. *optūmus, optimūs*) : dixième ; *decuma, decima f.* : dîme, M. L. 2503, gall. *degvūm*, *decimō, -ās* : décimer (*δεκατεύω, δεκατώ*) et ses dérivés, *ēdecimō* « choisir, trier » (Macr.) ; *decimārius*.

De decuma, -mō proviennent : v. sax. *dēgmo*, v. h. a. *tēhamōn, tēhmon*.

decimāns (decu-) : 1^o decimanus appellatur limes qui fit ab ortu solis ad occasum, alter ex transuerso currens appellatur cardo, P. F. 62, 25. L'origine de ce sens est expliquée dans Grom., p. 367, *limes qui pro eo quod formam X faciat decumanus est appellatus ; 2^o decumana oua dicuntur et decumani fluctus, quia sunt magna. Nam et ouum decimum maius nascitur, et fluctus decimus fieri maximus dicitur, P. F. 62, 27.* Le sens de « très grand » vient sans doute de ce que l'on choisissait, pour offrir aux dieux, le plus gros des dix œufs, etc., ou de ce que l'objet arrivant à la fin d'une série de dix héritait de l'idée de grandeur contenue dans le nombre ; 3^o de la 10^e cohorte, d'où *porta decumāna*, substantivé ; *decumānus* : perceuteur de la dîme (pour la forme, cf. osq. *dekmanniūis*, de la dédicace d'Agnone ; sens mal déterminé).

decius : attesté comme nom propre *Decius*, osq. *Decis, decies, (-ēns)* : dix fois.

decānus (du latin) : chef d'un groupe de dix hommes (fait d'après *primānus*, etc., avec influence du gr. δέκα?) ; désigne, par suite, toute espèce de dignitaires civils, militaires ou religieux, en particulier le « doyen », cf. M. L. 2496 et *decānia*, M. L. 2495 ; *decānicum* : demeure des dizeniers. V. h. a. *tēhan*, b. all. *deken*, irl. *decan*.

dēni, -ae, -a, distributif : dix par dix (sans doute d'après *nōnī*) ; *dēniāris, -i* (scil. *nummus*) m. : denier ; monnaie valant à l'origine dix as et qui conserva son nom quand sa valeur fut passée à seize as. M. L. 2553 ; v. angl. *dinor*, *dinére*, gall. *dinair*.

december, -bris (scil. *mēnīs* exprimé ou non) m. : décembre. Cf. *september, octōber, nouember* ; Varr., L. L. 6, 34, *dehinc Quintus, Quintilis et sic deinceps ad december a numero*, M. L. 2498 ; irl. *decimber*. Dérivé : *decembrius*.

decimātūs : dixième jour après les ides, chez les Faïsques ; cf. *quinquātrūs*.

decurēs : *decuriones*, P. F. 63, 8 ; *decuria* : division du peuple romain, sans doute à l'origine groupe de dix *equites* commandés par un *decuriō*, cf. *centuria, centu-riō* ; puis tout groupe de dix : *d. iūdīcum, appārītūrum, serūdrūm*, etc. M. L. 2508 ; germanique : v. isl. *dekor*, m. b. all. *deker*, etc. De là : *decuriō, -ōnis m.* ; *decuriō-nātūs, -is* ; *decuriō, -as* : répartir dans les décuries.

Composés en *decem*, *decu-*, *dec-* : *decemplex* et *decuplex* (d'après *dū*, *quadru-plex*) ; *decempriūs* (singulier tiré du pluriel *decem primi* « les dix premiers citoyens d'une ville ») ; *decemuir* (tiré de *decemuirī*) ; *decennis, decennium, decennālis, decunx* : mesure de dix onces ; *decuplus* et *decuplō, -are* ; *decussis, -is m.* « ab decem assibus », Varr., L. L. 5, 170, cf. *centussis*. S'abrége en *decus* et se note par le signe X ; de là *decussō, -are, decussatiō, -tim*, cf. Colum. 3, 13, 2, *in speciem Graecae X litterae decus-sauimūs*, M. L. 2510.

Anciens juxtaposés où *decem* est le second terme : *undecim, duodecim*, etc., avec leurs dérivés *undecimus*, etc.

Cf. aussi *uīgintī, trīgintā, centū*.

La nasale finale de *decem*, cf. ombr. *desen-duf* « duodecim », fait en général partie intégrante du nom de nombre « dix » ; cf. skr. *dāca*, gr. δέκα, got. *taihun*, irl. *deich n*, arm. *tasn* (avec un vocalisme réduit), etc. Toujours, les composés tels que *decuplus* et le dérivé *decuria*

n'ont pas de nasale ; on peut penser à une analogie de *centuplus, centuria*. Mais par ombr. tekuries, *dequirer* « décuriis », le fait semble italique commun, si le mot ombrien n'est pas emprunté au latin ; l'osque a un nom propre *Dekvīarīm*, **Decuvīarem* ; l'ombr. tekurias est douteux ; Vetter le traduit par « munificae » (T. E. II b 1). Or, on retrouve un thème en -u- en germanique : got. *-tigjus*. La forme sans nasale apparaît aussi dans *decies*, qui peut être d'après *quinquies, series, ...centies, V. centuria*.

L'ordinal *decimus* est ancien ; cf. skr. *dācamāh*, av. *dāsmō*, et, avec élargissement, irl. *dechnad*, gaul. *decoratos*. Cette forme est du type *septimus* et de *nōnūs* ; on voit qu'il y avait *m* dans *septem* et *decem*, *n* dans *nouem*. Ceci ressort aussi des dérivés baltois : v. pruss. *dessimt*, lit. *desimt*, cf. gr. δέκατος, got. *taihunda* « dixième », en face de v. pruss. *newint*, lit. *deutias* « neuvième », avec formation en *-to-*, secondaire par rapport au type *decimus*.

-gīnū dans *uīgintī, -gīntā* dans *trīgintā*, etc., sont des formes d'un dérivé en *-r* de *decem*, à vocalisme radical zéro ; cf. skr. *dācat*, v. sl. *deset*, lit. *desimt* et gr. δέκαδ-, V. *uīgintī* et *trīgintā*.

La formation de *december* et des autres noms de mois en *-ber* est obscure. M. Benveniste, BSL 32, 73, lui suppose une origine étrusque ; et l'on peut se demander si une pareille influence n'a pas agi sur *decurēs* (cf. *lūcerēs*) et, par suite, sur *decuria, centuria*.

dēcernma : v. *carpō*.

deceit, -uit, -ere : il convient. Correspond pour le sens à πρέπει, *deceīns* à πρέπτων, εὐπρέπης ; *decentia* a sans doute été créé par Cicéron pour traduire εὐπρέπεια, cf. N. D. 2, 145, *colorū... et figurarū... ordinem, et, ut ita dicam, decentiam oculi iudicant* ; d'où, à l'époque impériale, *indecēns* (= ἀπρέπης), -center, -centia et même *indecoē* (Pline) ; Cicéron emploie *dēdecet* au sens de ἀπρέπει. De même, le composé archaïque *condeceut* traduit συμπρέπει (peut-être avec influence de *conuenit*) ; mais le *condecentia* que le Thes. prête à Cicéron, De Or. 3, 200, est suspect. Impersonnel à l'origine, comme le prouve la construction avec l'infinitif « passif », Plt., Mi. 737, *dēstī decet* ; Am. Prol. 35, *iniūsta ab iūstis impetrari non decet*. Souvent joint à *oportet* : Mer. 750, *sic decet sic fieri oportet*. Peut s'employer absolument : *sic decet* ; et quand la personne est exprimée, elle est à l'accusatif : *ut pūdicam decet*. Ce n'est que secondairement, sans doute quand *decet* a tendu vers la construction personnelle, que cet accusatif a pu être remplacé par le datif (d'après *conuenit?*) ; Plaute dit, Tri. 490, *deos decent opulentia et factōnes*, et Am. 820, *istū facinus... nostro generi non decet*. La construction personnelle est, du reste, assez rare et surtout poétique. Ancien et usuel. M. L. 2500. Adjectif en *-bilis* tardif : *decibilis*, M. L. 2501 : *d. deō = θεοπρέπης*.

A *deceit* se rattachent deux substantifs : *decus, decor*, et un adjectif : *dignus* :

- *decus, -oris n.* : bienséance, décence, dignité ; d'où « honneur » (cf. *dēdecus*) et « beauté », la beauté physique s'accompagnant de la dignité morale. Mais ce dernier sens est plutôt réservé à *decor*. Traduit à la fois εὐπρέπει et δέκα. Ancien (Plt., Cat.), usuel.
- *decor, -ōris m.* (surtout poétique, à cause du genre

de la nasal finale de *decem*, cf. ombr. *desen-duf* « duodecim », fait en général partie intégrante du nom de nombre « dix » ; cf. skr. *dāca*, gr. δέκα, got. *taihun*, irl. *deich n*, arm. *tasn* (avec un vocalisme réduit), etc. Toujours, les composés tels que *decuplus* et le dérivé *decuria*

n'ont pas de nasale ; on peut penser à une analogie de *centuplus, centuria*. Mais par ombr. tekuries, *dequirer* « décuriis », le fait semble italique commun, si le mot ombrien n'est pas emprunté au latin ; l'osque a un nom propre *Dekvīarīm*, **Decuvīarem* ; l'ombr. tekurias est douteux ; Vetter le traduit par « munificae » (T. E. II b 1). Or, on retrouve un thème en -u- en germanique : got. *-tigjus*. La forme sans nasale apparaît aussi dans *decies*, qui peut être d'après *quinquies, series, ...centies, V. centuria*.

decor, -ōris adj. (archaïque et postclassique) et *dēdecor*, *indecor(is)* ; *decōrus* (*decoriter* ; *dē-, indecorūs* ; *decorōsus*, *dēde-*, *inde-*, tardifs, d'après *formōsus, gloriōsus*) : *decorūs* traduit πρέπον, Cic., Or. 70 ; *decor*, -ās (*decorō* à basse époque) : orner, embellir, d'où *decorātūs*, M. L. 2507 ; *decorātō, -men, -mentum*, tardifs et rares ; *decorō* (*Acc.*) ; *indecorābiliter* (*id.*) ; *indecorōsus* (Hilar.) ; *con-, dē-decorō*.

dignus, -a, -um (d'après les grammairiens, l'i de *dignus* serait long, et on le trouve avec *apez*) : digne ; sur l'i de *dignus* dans les langues romanes, v. Meyer-Lübke, *Einf.*, § 122. Comme dans *quīnque*, l'indication de la quantité marque sans doute une notation de la prononciation fermée de la voyelle, normalement liée à la quantité longue en latin. Le rapport avec *decet* apparaît bien dans Plt., Mo. 52, *dignissimumst* : *decet me amare et te bubulcitar* ; *dignus* est synonyme de *decet*. Pour la formation, cf. *lignum et legō, tignum et tegō, plēnus et plēs*. Sens : « qui convient à, digne de et « qui mérite ». Correspond pour le sens à gr. δέκτος. Construit avec l'ablatif : *d. aliquā rē* ; la construction avec le génitif est rare et mal attestée, sauf à basse époque. S'emploie dans le sens laudatif ou péjoratif, indifféremment : *d. laude* comme *d. suppliciō*. Ancien, usuel. M. L. 2641 (la plupart des formes romaines sont savantes) ; B. W. (dans Plaute et Caton).

Dérivés : *dēfrūtō, -ās* ; *dēfrutāriūs, -ium*.

On rapproche v. h. a. *briuwan* « brasser », thrace βρύως, qui désigne une boisson fermentée (cf. *brisā*, γρ. βρύφρουσεν ἀτέλεστε, Hes. V. *ferueō* ; *fermentum*.

dēgener : v. *genus*.

dēgūnō : v. *gustus*.

dēiōrō : v. *iūrō s. iūs*.

deinceps : v. le suivant.

deinde (*dē-inde*, puis *deinde* dissyll.), *dein* adv. : à la suite, ensuite. Usité de tout temps. Conservé dans quelques langues romanes, M. L. 2525. *Deinde* est la forme la plus ancienne ; *dein* en est une forme abrégée : Cic., Or. 154, *ain pro aine... dein etiam saepe et exin pro deinde et pro exinde dicimus*. *Deinde* seul est attesté épigraphiquement ; *dein* (comme *proin*, etc.) se rencontre seulement devant consonne. La comparaison de *dehinc* suffit à prouver que *deinde* est antérieur à *dein*. De ce dernier a été tiré *deinceps* : successivement, à la suite. Correspond à gr. ἀτέλετος, ἀπεξῆς : souvent joint à *inde*, *postē*, *deinde*, cf. gr. ἀτέλετος ἀπεξῆς. Attesté seulement depuis la Lex Repet. (adjectif) et Varron (adverbe). Usuel, mais non roman. *Deinceps* est un ancien adjectif, comme on l'a vu, s. u. *cāpiō* ; cf. *princeps*, et on le trouve dans ce sens, Lex Repet. CIL I² 583, *iudex deinceps faciat pr̄cessio cessante, item quaestor*. Mais, en dehors de cet exemple, il n'est employé que comme adverb ; et le *deincepīte diu* d'Apulée n'est qu'un barbarisme, amené par le rapprochement avec *incipiō* et influencé dans sa flexion par *anceps* ; cf. P. F. 62, 7, *deinceps qui deinde coepit ut princeps qui primum coepit*.

dēlectō (-tor) : v. *lax, laciō*.

*dēleō, -ēs, -ēūl, (dēlui tardif ; cf. Thes. V 433, 61), -ētūm, -ērē : Prisc., GLK II 490, 8, a. « *deleo* » cuius*

*simplex in usu non est, « deletum » ; a « delino » « delitum » nascitur ; ibid. 19, « deletum » a « deleo » unde et « letum » ipsa res quae delet, quasi a « leo » simplici nascitur quod in usu non est, ex qua « deleo deleui ». Confusion de *délinō* (v. *linō*) et de **dē-olēō*, cf. *ab-oleō*? Deux sens : 1^o effacer, biffer (déjà dans Caton, Or., frg. 2), cf. *aboleō*; 2^o détruire, raser. Traduit gr. ἀπό τον έξαειφω. Cf. *délētius* = χάρτης ἀπλίτος, παλικύρχτρον. Ancien, classique, usuel. Conservé dans le prov. *delir*, M. L. 2533.*

Autres dérivés : *délētiō* (rare, un exemple de Lucilius ; repris par la langue de l'Église) ; *délētor* (rare et tardif ; mais Cicéron a hasardé une fois *délētrix* en l'introduisant par *paene*, Harusp. resp. 49) ; *délētūlis* (Varr., -is *spongia* « éponge à effacer ») ; *délēbilis* et *indélēbilis* (Ov. = ἀνέξαειπτος, Isocr.) ; *délēticūs* (Ulp.) ; v. plus haut, « palpimeste ».

V. *ab-oleō*, *ab-olēū*.

délērus : v. *līra*.

délēberō, -ās, -āū, -ātūm, -ārē : délibérer, mettre en délibération (absolument, ou avec complément précédé de *dē*, ou à l'accusatif : *rēs délēberāta*), et, par extension, « résoudre, décider de ». Attesté depuis Plaute ; apparaît plutôt à la langue écrite.

Dérivés : *délēberatiō*, *délēberatiūs* : -m *genus* = γένος οὐρθούεντον ; les deux mots sont surtout employés par Cicéron et Quintilien, *délēberāmentum* (Labe.) ; *délēbāndus* (T.-L.) ; *délēberūm* (Gloss., d'après *arbitriūm*). Les anciens font dériver *délēberāre* de *libra*, *libella*, ainsi P. F. 65, 3, *a libella qua quid perpendit dictum*. Mais on attendrait **délēbrāre*. Cf. Rhet. Her. 3, 2, 2.

Semblé plutôt être un composé de *liberō* spécialisé dans un sens imagé, comme *resoluteō*?

délēbūtūs, -as, -um : oint, arrosé, trempé de. Seul, l'adjetif est ancien (Plaute) et attesté dans la bonne langue ; des formes verbales telles que *délēbūi*, *délēbūtur* ne figurent que dans Tertullien, Solin (III^e siècle de l'ère chrétienne) et sont manifestement refaites sur *délēbūtūs*. L'adjetif présente sans doute le degré zéro **tib*- de la racine **leib*-, cf. *libō*, -as. Peut-être influencé par *imbūtūs*, inexpliqué.

délēcātūs, -a, -um : voluptueux, délicat (dans tous les sens du mot français), tendre, efféminé, raffiné, magnon. Se dit des personnes comme des choses : *delicatissimo lītore*, Cic., Verr. 2, 5, 40, 104; *delicata nauigia*, Suét., Vit. 10. Ancien, usuel. M. L. 2538, 2537, **délēcātūrē*.

Dérivés et composés : *délēcā(t)i* *tūdō* (bas latin et rare) ; *indelēcātūs*.

Étymologie douteuse. Celle de Festus, P. F. 61, 11, *delicata dicebant deis consecrata, quae nunc dedicata*. *Vnde adhuc manet delicatus quasi luxui dicatus*, ne s'appuie sur aucun exemple et semble de pure fantaisie. *Delicātūs*, quelle qu'en soit l'origine, a subi l'influence de *dēliciae* : Isid., Or. 10, 70, *delicatus quod sit deliciis pastus, uiuens in epulis et nitore corporis*; cf. Sén., De hebre. uit. 12, 7, *audio quandem ex delicatis* (si modo *deliciae uocandae sunt uitam et consuetudinem humanam dediscere*)...

dēlicia, *dēliciae* : v. *colliciae*.

dēliciae : v. *lax*, *laciō*.

**dēlieus*, -a, -um : sevré. Adjectif restitué dans Varr., R. R. 2, 4, 16, *cum porci depulsi sunt a mamma, a quibus-dam delicii (deliti codd.) appellantur*. Peut-être faut-il y joindre *dēliculus*, qu'on lit dans Cat., Agr. 2, 7, *armenia delicula, oues deliculas*, dont le sens est incertain. On l'explique par **dē-līc-us*, composé de **lac*, forme sans suffixe de **lact-*; d'autres y voient un doublet de *dēli-cus*, de *dēlinquere*, dont il y a un exemple dans Plt., Cas. 205, ce qui ne convient ni pour le sens ni pour la forme. Groupe obscur.

dēliniō : v. *lēnis*.

dēlinō : v. *linō*.

dēliquium : v. *linguō*.

dēlīrō : v. *līra*.

dēlīphīnus, -i m. : dauphin. Emprunt ancien (*Accius*) et latinisé au gr. δέλφις, ἰών et passé dans les langues romanes, M. L. 2544, et en irl. *deilf*. La poésie et la prose impériale ont préféré la transcription du mot grec : *dēlīphīn*, *dēlīphīs*, -inis. Cf. *abacus*.

dēlībrūm, -i n. (souvent au pluriel) : temple, sanctuaire, sans qu'il soit possible de préciser le sens dans la littérature, quoique l'App. Probi note, GLK IV 202, *inter templa et delubra hoc interest quod templa ubi simulacra sint designat, non ut aere, sed ut ligno, ut porticibus designat*, ni d'en déterminer la signification primitive, que les commentateurs font varier au gré de leurs fantaisies étymologiques. Cf. Macr., Sat. 3, 4, 2, *Varro libro octauo rerum diuininarum delubrum aut alias aestimare in quo praeter aedem sit area assumpta deum causa... alias in quo loco dei simularium dedicatum sit, et adiecit, siue locum in quo figerent candelam candelabrum appellatum, ita in quo deum ponerent nominatum delubrum*; P. F. 64, 6, *delubrum dicebant fustem delibratum, h. e. decorticatum quem venerabant pro deo*; cf. Serv. auct., Ae. 2, 225, *Masurius Sabinus delubrum effigies, a delibratione corticis*. Cincius, frg. Serv., Ae. 2, 225, *delubrum esse locum ante templum, ubi aqua currat, a deluendo* (cette étymologie est celle qui est adoptée généralement) ; cf. Isid., Diff. 1, 407, *a sunt tempila fontes habentia ad purificandos et abluendos fideles...* Le mot est attesté à toutes les époques, mais est d'un emploi plus rare que *templum* et semble d'un niveau plus relevé. Cf. *pol(l)ūbrūm*?

-dem : particule postposée qui s'ajoute à un certain nombre de formations pronominales ou adverbiales : *idem*, *quidem*, *itiidem*, *pridem*, etc., pour en préciser la valeur. Sans doute apparentée à -dam, -dum. Pour -em, cf. enim.

dēmō : v. *emō*.

dēmūm adv. (*demus* dans P. F. 61, 21, *dēmūm quod significat post, apud Liuium (dub. 44) demus legitur*. *Alii demum pro dumtaxat posuerunt*). — Si *dēmūm* est réel, il est à *dēmūm* comme *aduersus* à *aduersum*. Le Servius auctus, Ae. 6, 154, définit *sic demum : ad postremum*, h. e. *nouissime*. *Dēmūm* est peut-être un superlatif formé sur *dē*, comme *summus* est formé de **sup-mo-s* et comme *extrēmūm*, *postrēmūm* le sont de *ex*, *post*. Souvent joint à *igitur*, *tum*, *nunc*, *ibi*, etc., qu'il précise.

dēmūm, qui signifiait « de là et pas plus loin », a pris la nuance de « précisément, exactement », *tum dēmūm*, et par suite de « seulement ». Cf. *dēterior*. A peut-être servi de modèle à *extrē*, *postrē*, *suprē-mus*. Usité de tout temps ; non roman.

dēnāriūs : v. *decem*, *dēnī*. De là gr. δηνάριον, d'où skr. *dīnārah* « dinar ». Passé aussi en v. isl. *dīnere*, v. angl. *dīnor*.

dēnī : v. *decem*.

dēnicālēs : v. *nex*.

dēnique adv. : enfin, à la fin. Conclut une énumération, une argumentation, une gradation ; de là son sens de « pour tout dire, en un mot, même ». Confond avec *tandem*, dont il a le sens temporel. Il est à noter que *dēnique* introduisant une dernière proposition se place presque toujours avant le premier mot ; accompagnant, au contraire, le dernier terme d'une énumération, il se place le plus souvent après celui-ci, comme un enclitique. Usité de tout temps ; non roman.

Pour la forme, cf., en partie, *dōnec*. Le premier terme est *dē* (cf. *dē-mūm*), employé avec valeur adverbiale et suivi des deux particules -ne- (v. cette particule ; cf. *hocci-ne*, etc.) et -que (avec valeur indéfinie ; cf. *quisque*). V. -que.

dēns, *dēntis* m. (ancien thème consonantique : abl. *dente*, gén. pl. *dēntum* ; cf. Varr., L. L. 8, 68 ; *dēntium* est analogique de *gentium*, etc.) : dent de l'homme ou des animaux ; s'applique par extension à tout objet de forme ou d'usage comparable ; cf. Non. 462, 3, *dentes non solum quibus aduterior, sed omnia quibus aliquid exsecari (exsi-) uel teneri potest* Vergilius dici uoluit (G. 2, 406 ; Ae. 6, 3) : dent de la charre, du peigne, du râteau, de la fourche, de l'ancre, etc. S'emploie aussi au sens figuré, comme notre « avoir la dent dure ». Usité de tout temps. Panroman, avec passage partiel au genre féminin attesté dans Cass. Fel., Greg. Tur., v. B. W. s. u. M. L. 2556 (*dēnte*).

Dérivés et composés : *dēntātūs* : garni de dents, denté, dentelé (= lit. *dāntūotas*), M. L. 2560 ; *dēntōsus* (Gloss.) ; *dēntālis*, d'où *dēntālia*, n. pl. (et tardif *dēntāle*) : partie de la charre où s'enclave le soc ; dents de râteau, M. L. 2559 ; *dēntāneus* : dentelé (de l'éclair) ; *dēntāriūs* : dentaire ; *dēntāria* : jusqu'âme ; *dēntīculūs* : petite dent, fauille, dentelure, M. L. 2564 ; d'où *dēntīculūtūs* ; *dēntō-is* : faire des dents, d'où *dēntōtūs* et par haplographie *dēntō*, M. L. 2565 ; *dēntēx* (*dēntīx*) m. : poisson de mer, denté vulgaire, M. L. 2561 ; *dēntīcātūrē* (Gloss. Pap. ; M. L. 2563). *Dēntātūs*, *Dēntīculūs* sont aussi des surnoms romains.

Composés avec *dēnt(i)* pour premier terme : *dēntāpē* : hybride de Varron (cf. gr. δόδοντάγρα) ; *dēntīdūcum* : transcription du gr. δόδοντάγρων ; *dēntīfrangībulūs*, *dēntīlegūs*, créations plaisantes de Plaute ; *dēntīfrīcūm* = δόδοντάρτημα (Pline) ; *dēntīscalpīum* = δόδοντάγρυφον (Martial).

Composés avec *dēns* pour second terme : *bi-dēns* (ancien **dīvi-dēns*) adj. : 1^o qui a deux dents, d'où subst. masc. *dēdens* « hoyau », M. L. 1087, et *dēntētō* : *fodiō* (Gloss.) ; 2^o victime (généralement brebis) de deux ans, qui en est à sa seconde dentition ou qui a ses dents

supérieures et inférieures ; cf. Gell. 16, 6, 12, *P. Nigidiūs... bidentes appellari ait non oues solas, sed omnes bimas hostias* ; ibid. Hyginus... *quae bidens est, inquit, hostia, oportet habeat dentes octo, sed ex his duo ceteris altiores per quos appareat ex minore acetate in maiorem transcendisse*. Cf. P. F. 30, 17 et CGL V 172, 38. Par contre, *ambidēns*, *quaes superiōribus et inferiōribus est dentibus*, qu'on lit dans P. F. 4, 28, semble un mot créé par le glossateur sur le modèle de δύμφεδους (δύμφεδους) pour expliquer *bidēns*. A l'époque impériale, *bidēns* est devenu simplement un synonyme poétique de *ouis*, sans autre précision ; *bidental* (nominatif substantif de l'adj. *bidentālis* ; cf. *fāgūtālē*) : *locus fulmine tactus et expiatūs oui*, Diff. GLK VII 523, 24 ; *bidentālis* m. : prêtre chargé du sacrifice du bidental ; sur le sens, v. Usener, Rh. Mus. 60, 22, et Wissowa, PW III, 429.

tridēns : qui a trois dents ; substantif masculin « trident, d'où les épithètes poétiques de Neptune *tridenter*, *ger*, *-potēns* ;

édētō, -ās : édenter, casser les dents (très rare, Plt. et Macr.), M. L. 2828 ; *édētūlus* : adjectif joint par Plaute à *uetulus* et repris en bas latin.

Mot pan-indo-européen. Le latin garde ici un thème qui est attesté par skr. *dān*, acc. sg. *dāntām*, gén. sg. *dātā*, avec une alternance vocalique dont la différence entre v. isl. *tgn̄* (plur. *tepr* de **tandiz*), v. h. a. *zand* et got. *tunþus* fournit aussi la trace. Le baltique a généralisé la forme à vocalisme o : lit. acc. sg. *dāntī* (sur quoi a été fait le nom sing. *dāntis*), gén. plur. *dānty* et v. pruss. *dāntis* ; le céltique, la forme à vocalisme zéro : gall. *dant* (et irl. *dēt*). Lat. *dēns* peut reposer sur **dnt-* ou sur **dēnt-*. Les formes grecques ἀδάν, ἀδάντος (en éolien ἀδόντες) indiqueraient un rapport avec le groupe de *edō*, etc., dont ce serait le participe ; sur le vocalisme radical zéro au participe, v. sous *sum*, *ab-sēns* et *sōns* ; mais on peut aussi penser à une ancienne étymologie populaire ; v. Benveniste, BSL 32, 78, qui rattache ces mots à la racine **dēnk-* « mordre ».

dēnsus, -a, -um : serré, épais, dense, touffu (opposé à *rārūs*) ; d'où dans la langue poétique, avec un ablatif, « couvert de » (à l'imitation, sans doute, du gr. δασός) ; cf. Ov. M. 3, 155, *uallis erat piceis et acuta densa cūpressu et γῆ δασέτη θηρ παντοτην*, Hdt. 4, 21). Ancien, usuel ; traduit τονόνδις dans la langue de la rhétorique.

Dérivés et composés : *dēnsātās* (époque impériale) ; *dēnsō*, -ēs (*dēnsī* non attesté en dehors de GLK I 262, 14 ; poétique), d'où *dēnsētūs* (Macr.), *dēnsēscō* (Greg. Tur.) ; et *dēnsō*, -ās, *dēnsābilis*, *dēnsātō*, -tūus, *dēnsātūs* (rares et tardifs) ; *addēnsō* (Pline) ; *addēnseō* (Vg.) ; *condēnsō* (synonyme de *conspissō*), M. L. 2120, d'où *condēnsātō* et *condēnsus* (poétique et postclassique) : serré, épais ; *condēnsūm* n. qui, dans la langue de l'Église, traduit ἀπόστολος, δρυμός ; *condēnsātō* ; *condēnsō*, d. λ., Lucr. I 392.

Dēnsus, *dēnsātō* sont peu représentés dans les langues romanes ; cf. M. L. 2557 et 2558 et 151, *addēnsātō*, où ils ont été concurrencés par *spīssus*. Mais *dēnsus* a donné le gall. *dārys* ; *condēnsō* : *cynnwyſ*.

Cf. hitt. *dāssūs* fort, dru ; gr. δασός et le dérivé δαυλός « épais, touffu ». L'amusement de -s- dans δαυλός est normal ; δασός devrait reposer sur une forme expressive *δασσός, non attestée. Mais W. Schulze,

Berliner Sitzungsber., 1910, p. 793, explique δασύς par *δῆνειος avec σι maintenu après η. Une forme radicale δασ- est aussi conservée dans δασκόν δασν et δασπέταλον πολυφύλλον (Hes.), peut-être dans δάσκιος « qui donne une ombre épaisse ». Mais l'abb. dent « l'épaisse » fait penser à un type *δῆντο-. Le latin a un thème en o *dens-os ou *δῆνσο-s en face des thèmes en -u du grec et du hittite, ce qui est exceptionnel. V. H. Frisk, Griech. etym. Wörter, sous δασύς, δασλός.

dēnōū : v. nouus.

deorsum (deorsus est rare; dorsum, Sent. Minuc.; disyllabe chez les poètes) adv. : en bas, de haut en bas. S'oppose à sūrsum, auquel il est joint dans l'expression sūrsum deorsum. Sur deorsum a été formé dans la langue vulgaire deustum. Les manuscrits ont aussi les formes accessoires deosum (cf. susum, russum, etc.), diosum, iūsum, iōsu(m), ioso. Ancien, usuel. Panroman, M. L. 2567, 2566; B. W. jasant.

V. uertu.

depōs, -is, -ui, -tum, -ere : pétrir; d'où « assouplir » (quelquefois au sens obscène; cf. molō, dolō). Rare et technique (Caton, Varro). M. L. 2576.

Dérivés et composés : depstīcius (Caton); condēpso (Caton, Pomponius).

Emprunt au verbe technique grec δέψω « je pétris, je tanne » (δέψα « peau tannée »); v. H. Frisk, sous δέψω.

dēpūgis : v. pūga.

dēraubāō : v. pauīō.

dēraubāō : Not. Tiron. 128, 53. Emprunt bas latin au verbe germanique roubon « rauben », renforcé par le suffixe de-.

derbiōs, -a-, -um (Theod. Prisc., Eup. faen. 37) : v. serniōs.

derbitae, -arūm f. pl. (Gloss.) : dartres. Représenté dans les dialectes du nord de l'Italie, en rhéto-romain, français, provençal et catalan; M. L. 2580. La langue classique emploie imēpīgō. Derbitae, qui n'apparaît que dans les gloses, doit être emprunté, peut-être, au celtique avec b pour v (cf. gall. starwyden « dartre », etc.).

Le mot remonte, en tout cas, à l'indo-européen; cf. les formes à redoublement lit. dedervinē « dartre », v. angl. teter (même sens), skr. dadruh « éruption » (sur la peau); d'un thème *derw-/drw-, élargissement de *der-? Cf. gr. δέψω « je gratte », etc.

dēs : v. bēs.

dēsciseō : v. sciō.

dēses : v. sedeō.

dēsiderō : v. sīdus.

dēsiuāre : desinere, P. F. 63, 28. Hapax peu sûr. V. sīnd?

dēspicō (di-), -ās, -āui, -ātum, -are : vider un animal, ouvrir le ventre (bas latin). Est-ce un ancien terme de la langue augurale « examiner les entrailles » (cf. spēciō, conspicō) passé dans la langue commune? Cf. Rufin, Hist. 11, 26, necatis purulis despiciatibus ob fibram inspectionem uirginibus. Ou bien un dérivé de spica « enlever le grain de l'épi » et, par suite, « vider »? Conservé dans le roumain despică. M. L. 2600.

desticō, -ās, -āre : crier (en parlant de la souris), chicoter; cf. Suét., frg. p. 250, 3.

dēstīnō : v. stanō, s. u. stō.

*dēter, dēterior, dēterminus : Prisc., GLK III 508, 19, a « de » antique « deter » [deriuatur], unde et « dēterior, dēterminus » qua tamē alii a « dētero » uerbo facta esse putauerunt. — Dēter n'est pas attesté dans les textes. Cf. aussi P. F. 64, 12, dēteriae porcae, i. e. macilenta. Pour le sens : dēterior dicitur qui ex bono in contrarium mutatur et fit malus, Claud. Don., in A. 8, 326. Ancien, usuel; d'où à basse époque et dans la langue de l'Eglise : dēteriorō, -ās; dēterēsō. Non roman.

*Dēter est fait comme *ex-ter, dēterior comme inferior, dēterminus comme pauperimus.

dētrāmen, -inis n. : charpie (Pélag.). Contamination de trāmen (-men) et dētrahō.

dēfrectō : v. tractō.

dētrimentum : v. terō.

dētudēs : esse detunsos, deminutos, P. F. 64, 20. V. tundō.

deunx : v. ūnus, uncia.

deurode? : mot qui se trouve dans Pétr., Sat. 58, 7, de sens obscur. Bücheler et à sa suite E. Thomas, Stud. z. lat. u. griech. Sprachgesch., Berlin, 1912, p. 111 sqq., l'ont expliqué par le grec δεῦρο δή « ici donc », « viens ici », dont on se sert pour appeler un chien. Ce serait l'équivalent du accede istoc du même chapitre, § 11. Mais cette explication ne va pas sans difficulté et la syntaxe de la phrase qui te deurode facit reste douteuse. Texte corrompu?

deus, -ī (ancien deiūos attesté épigraphiquement) m., dea (deiuia, deūa), -ae f. : dieu, déesse. Usité de tout temps. Panroman. M. L. 2610. Ancien dérivé signifiant « lumineux »; conservé avec sa valeur adjective dans certaines expressions consacrées : sub diūo columne, culmine dans les Acta fratrū Arualium, cf. Thes. V 1658, 51 sqq.; sub diūo caelō attesté par Caper, GLK VII 105, 19, d'où sub diūo, sub diūom, diūom fulgor; cf. dius. Suyant que l'on considérait le ciel lumineux comme animé et divinisé ou comme inanimé, on disait Deiuos, Deus, Deiuia, Diua ou deiuom. Deus est issu phonétiquement de deiuos > *diūos > deus. La déclinaison régulière devrait être : sg. deus, deiuia, diue, diūi, diūo, deum, diūo(d); pl. di, deum (*diūom?) di, diūos; mais sur le nominatif deus s'est constituée une déclinaison normalisée deus, dei, deō, de même que d'après le féminin diue et les cas obliques diūi, diūo, diue, le nominatif diūos s'est maintenu ou a été restitué. A date ancienne, deiuos, deiuia (diu-) sont employés pour désigner la divinité : des inscriptions archaïques portent : deiu, nouesede « di nouenides »; sei deo sei deiuas sacrum; Varro, L. L. 5, 58, cite une vieille formule diui qui potes « θεοὶ δοντοί ». Mais, en cet emploi, deus, dea tendent à remplacer diūos, diua, qui, à l'époque impériale, ne sont plus guère usités que dans la langue poétique. La langue réserve diūos pour désigner les personnages divinisés, notamment les empereurs : diūos Augustus. Cet usage a fini par être érigé en règle; ainsi Servius, A. 5, 45 : diūom et deorum indifferenter plerumque ponit poeta, quamquam sūt dis-

cetio ut deos perpetuos dicamus, diuos ex hominibus factos... sed Varro et Ateius contra sentiunt, dicentes diuos perpetuos, deos qui propter sui consecrationem timentur, ut sunt di manes. Sur les emplois de deus et diūos, v. W. Schwerling, IF, 34, 1-44. — Deus n'a pas de vocatif attesté avant Tertullien, qui écrit deū (d'après att. θεῖ?), adu. Marc. 129; cette forme est, du reste, très rare; la langue de l'Eglise dit ὁ deus. Horace emploie diue. Les formes de nominatif-vocatif et de datif-ablatif pluriel sont normalement di, diūis; ce sont les plus fréquemment attestées par la scansion des comiques et des classiques; dei, deis sont récents et analogiques de deus; dii, diūis sont aussi récents (cf. de is, i, et, ii), cf. Caper, GLK VII 109, dei non dii; nam et deabus Cicero dixit; igitur deis ratio diis consuetudo. — Deis est attesté pour la première fois dans Catulle, 4, 22. Le génitif pluriel est diūom; mais l'ancien deum est maintenu dans les formules (prō deum fidem, etc.); deōrum est une innovation. Sur deus a été aussi bâti un féminin dea (la forme ancienne est diua, que, du reste, la poésie a gardée longtemps comme substantif ou comme épithète), auquel on a fait, pour éviter les ambiguïtés, un datif-ablatif pluriel deābus. L'adjectif de deus était anciennement diūis (v. ce mot); dans l'usage latin courant, c'est :

diūinus, -a, -um (deiuinus, CIL I 603, 16, osq. deivi-nis « diūinus », deina, dina « diūina », CIL II 366, à Spolète) : 1^e concernant la divinité, divin; 2^e inspiré par la divinité; d'où diūinus, diūina « devin, devinresse ». Les deux sens se retrouvent dans les dérivés. Au premier se rattachent diūinitas, non attesté avant Cicéron (opposé à hūmānitās et peut-être fait sur le gr. θεότης, θεότης), diūinitas = θεόθεος; au second, diūinō, -ās « deviner », diūinalis, diūinatō = μαντεύη, d'où praediūinō (rare) et praediūinū (Pline), -ātiō. Cf. M. L. 2703, diūināculūm (Ital., Ruf. = μαντεῖον); 2704, diūināre; 2705, diūinā; britt. dewin.

A la langue de l'Eglise appartiennent l'abstrait deitās (calque plus exact du grec que diūinitās) et les composés tels que deificus (= θεωτός), deificō et ses dérivés.

L'osque a Dēivai « Diuae » et deivinais « diūinis »; Lombrien, deueia « diūinam ». De plus, pour « jurer », l'osque a le verbe dérivé deiuatud « iūratō », etc. La forme thématique *deiuo-, en face de *dyeu- (v. Iuppiter et dies), désignait dès l'indo-européen les êtres « célestes » en général, par opposition aux hommes, terrestres par nature (v. horō); le vocalisme radical e, en face de *d(i)yēu-, est constant; on a skr. devidh « dieu », av. daēvō (au sens de « démon »), v. pruss. dewyis (Vocab.), deiwas (Ench.), lit. diēvas, irl. die (gaul. devo-), v. isl. tīvar (au pluriel), v. h. a. Zio, etc. Panindo-européen, sauf grec.

Les dérivés désignant une déesse varient d'une langue à l'autre : skr. devī, lette dieve « déesse », lit. deive (au sens de « fantôme »). La forme latine dea est dérivée de la forme deus, qui elle-même résulte d'innovations phonétiques latines peu anciennes.

V. dius.

dextāns, -ntis m. : les 10/12 de l'unité; cf. P. F. 64, 24, dextans diciunt quia assi deest sextans, quamadmodum duodeviginti et deunx. Forme de *dē sextāns, abrégée comme les noms des autres divisions de l'unité.

dexter, -tera, -terum (tra, -trum) : l'osco-ombrien

ne connaît que les formes sans e, ombr. testru-ku destr-co, destram-e « ad dexterum, in dexteram », osq. destr-st « dextra est ». En latin, les formes pleines et les formes sans e se rencontrent indifféremment à toutes les époques : les secondes semblent plus fréquentes, surtout à l'époque impériale; d'ailleurs, chez les dactyliques, toutes les formes pleines formant critèque, du type dēctēri, étaient exclues. Néanmoins, le comparatif, attesté à partir de Varro, est toujours dexterior; cf. Thes. V 920, 49 sqq. Superlatif archaïque dextimus très rare et non attesté après Salluste (correspond à sinistimus); dexterrimus dans Palladius. Sens : 1^e droit, par opposition à sinistre « gauche », ce qui explique la forme, cf. gr. δεξιτέρος à côté de δεξιός; d'où dext(e)rā « à droite », adverbie employé quelquefois comme préposition (de même que sinistrā, sur le modèle de extrā, etc.; cf. Wackernagel, Vorles. II 215; 2^e qui vient du côté droit, en parlant des présages, d'où « favorable » : P. F. 65, 6, dextera auspicia, prospera (cf., toutefois, une trace de la croyance contraire dans Varro cité par Festus 454, 2 sqq.; Cic., Diu. 2, 82; Plin. 28, 35 : [despuendo] repercutimus dextre clauditatis occursum); 3^e qui sait se servir de sa main droite, habile (sens non attesté avant l'époque impériale), d'où dext(e)rē, dexteritas d'après δεξιότης? (T.-L.). Usité de tout temps. Sert aussi de cognomen, Dexter, Dester, etc. Panroman, sauf roumain, M. L. 2618, mais concurrencé par droit, de directus.

Dérivés et composés : dext(e)ra : la [main] droite; dextella, Cic., Att. 14, 20, 5; dextralis f. (sc. secūris) : outil de charpentier, hache, doloire; n. pl. dextralia (-liolum) : bracelet = περδετζα (bas latin), M. L. 2619, 2620; dextratus : tourné vers la droite; dextratō (tous deux bas latin), -tor; dextroviugus (Tab. deut.), cf. δεξιόστερος; dextrosum (-sus); dextrochērium : hybride, synonyme de dextralia (bas latin); ambidexter (Itala) : traduction du gr. ἀμφοτερὸς δέξιος; Dext(e)rā, -ēriānus; *dētrāns, M. L. 2621.

Le radical est indo-européen; l'opposition de deux notions indiquées dans gr. δεξιτέρος (en face de δητστέρος « gauche ») et dans lat. dexter (en face de sinistre) n'est pas marquée d'ordinaire : gr. δεξιός, skr. dákṣinā, av. daśina-, lit. dēsinā (et cf. v. sl. desinca « main droite »), got. taikswa, irl. dess. On rapproche souvent dexter de decet : simple possibilité. Il n'y a pas de raison de croire qu'un -i se soit amué entre -ks- et -tero-, -tro- en italien : dexter est à gr. δεξιτέρος ce que got. taikswa est à gr. δεξι(f)ōs, gaul. Dexsiva. L'i que présentent le grec, l'indo iranien et le Baltique n'est ici, comme en bien d'autres cas, qu'un élargissement sans valeur organique.

diabolus (diabulus, za-, ziabulus), -ī m. : emprunt fait par la langue de l'Eglise (Ital., Tert.) au gr. διάβολος; M. L. 2622; B. W. s. u. V. h. a. tiuval « Teufel », irl. dia-bul, etc. Formes savantes.

diāconus, -ī m. : autre emprunt fait par la langue de l'Eglise (Ital., Tert.) au gr. διάκονος « diacre ». M. L. 2623; irl. decan, diacon, etc. Nombreux dérivés et composés tardifs.

diālis : v. diēs.

diāna, -ae (Diāna, Ov., M. 8, 353; Dīuiāna, Varron,

si ce n'est pas une reconstruction étymologique sans réalité ; *Iāna Lūna*, forme attribuée aux *rustici* par Varr., R. R. 1, 37, 3) f. : Diane, déesse nocturne, c'est-à-dire, Lune : *Dianam autem et Lunam eandem esse putant*, Cic., N. D. 2, 68 ; proprement « la lumineuse », *dicta quia noctu quasi diem efficeret*, Cic., ibid. 2, 69 ; cf. *Iupiter Diānus* ; identifiée secondairement avec Artémis. Diane est la déesse qui préside aux opérations magiques et son nom est demeuré dans les langues romaines avec le sens de « fée, sorcière », etc., M. L. 2624. Sans doute dérivé de *dīus* par un intermédiaire **diūius* ; cf. *ētrīus* ; la scansion d'Ovide a gardé la quantité ancienne.

dica, -ae f. : procès. Transcription du gr. δίκη ; rare, uniquement employé pour des choses grecques.

dix, *dicis* f. ; *-dex*, *-dicias* m. ; *dicō*, -is, *dixi*, *dictum*, *dicere* ; *dicō*, -as, -āui, *dicātum*, *dicare* : formes alternantes de la racine **deik-*/dik- « montrer » ; cf. gr. δέινυντει και δέλχη. L'osque et l'ombrion ont également l'alternance : osq. *deikum*, *deicum* « dicere », ombr. *teitu*, *deitu* « dicitō » et osq. *dicust* (avec i), ombr. *dersicust* « dicāuerit » ; cf. encore osq. *daiktatēdē* « dēdicāuit » ; pour ombr. *tikamne*, v. plus bas, sous *dicō*. La parenté avec le grec a été vue par les Latins ; cf. Varr., L. L. 6, 61, *dico originem habet Graecam, quod Graeci δένενον*. Le latin a conservé deux mots-racines à voyelle brève :

**dix*, f. nom d'action. Inusité en dehors de l'ancienne formule juridique et religieuse passée dans la langue commune *dictis causā* ou *gratiā*, glosée *vōvō* ou λέγου χάρων « à cause de la formule », d'où « par manière de dire, pour la forme » ;

**dex*, *-dicias* m., nom d'agent. Usité seulement comme second terme de composé (cf. -spez, -ceps, -fex) dans *index*, *-icis* ; *iūdex*, *-icis* ; *uin-dex*, *-icis* (?), cf. osq. *med-diss*, pour lesquels on attendrait **indix*, **iūdix*, **uindix*. Les nominatifs en *-dex* ont été refaits sans doute sur les formes en *-ex*, *-icis* où l'e était phonétique, comme *artifex*, *opifex*, etc., les Latins ayant le sentiment qu'à un i intérieur en syllabe ouverte correspondait un ē en syllabe finale fermée. *Index* « celui qui montre, qui indique » (qui a servi, en particulier, à désigner un doigt de la main, « celui qui sert à montrer »), d'où *indicium*, *indicāre*, M. L. 4372, 4375-4376 ; *indicia* : « praemium indicis » ; *iūdex* « celui qui montre le droit, juge », d'où *iūdīcīum*, *iūdīcāre*, M. L. 4599-4601 ; *uindex* (le premier terme du composé et, par là, le sens ancien du mot sont obscurs) « garant, qui revendique, vengeur » ; *uindīcīae*, *uindīcāre*, M. L. 9347-9349.

dicō, -is, *dixi*, *dictum*, *dicere* (*deicō* *deixi*) est encore attesté dans les inscriptions de l'époque républicaine ; les formes en i n'y apparaissent pas avant la *Sententia Minuciorum* [117 av. J.-C.], qui a *disserunt* ; certains manuscrits ont aussi des graphies avec ei, cf. Thes. V 967, 27 sqq. Le parfait a un i, c'est-à-dire le degré e de la racine, le participe *dictus* un i, c'est-à-dire le degré zéro de la racine, comme l'atteste Aulu-Gelle, 9, 6, confirmé par l'ital. *detto* : dire. Usité de tout temps. Panroman, M. L. 2628. Le verbe qui signifie « montrer », dans les autres langues, s'est spécialisé en latin, comme en osco-ombrion, dans le sens de « montrer, faire connaître par la parole, dire ». Le sens de « désigner » est encore sensible dans une phrase comme : *sequeat, ut insitui*, *diuinum illum uirum quem saepius fortasse laudo*

quam necesse est. — *Platonem uidelicet dicis*, Cic., Legg. 1. Comme ὀράνη, *dicō* a un caractère solennel et technique : c'est un terme de la langue de la religion et du droit : *iūdex* (cf. *iūdex* et osq. *meddiss*) « exposer le droit », *causam dicere* « exposer une cause », *sententiam dicere* « faire connaître son avis », *multum dicere* « prononcer une amende », *diem dicere* « fixer un jour devant le tribunal », etc. C'est aussi le terme qu'on emploie pour désigner les magistrats : *dicere dictatorem*, *magistrum equitum*, *cōsulem*, *aedilem*, *tribunum militum*, *collegam*. Si *dicō*, par affaiblissement du sens ancien, peut s'employer pour *loquor*, l'inverse est impossible, cf. Cic., Or. 32, *aliud uidetur esse oratio, nec idem loqui quod dicere* : *disputandi ratio et loquendi dialecticorum sit, oratorum autem dicendi et ornandi*. En passant dans la langue commune, *dicere* a perdu ce caractère solennel (cf. *cōsensō*, etc.), mais on en retrouve la valeur technique dans la plupart des composés : *abdicō* : refuser d'adjuger, ne pas accorder, dont le contraire est *addicō* : adjuger, accorder. *Dicō* et *addicō* font partie des *tria verba* ; *addicō*, -as M. L. 153.

condicō : conclure un arrangement ; *condicere* est *dicendo denuntiare*, P. F. 56, 28 ; cf. Caius, Inst. 4, 18, *condicere... denuntiare est prisca lingua* ; « convenir d'un jour » : *conductum est quod in communi est dictum*, P. F. 34, 21 ; M. L. 2121 a. De là *condicō* : accord des parties prenant jour en présence du magistrat pour comparaître devant le juge, cf. Gaius, Inst. 4, 18 ; *condicīus*, cf. *con-dicīo* sous *dicō* ; v. aussi **excondicō*, M. L. 2983, B. W. *éconduire* ; *edicō* : proclamer un édit, publier, ordonner (*edictum* [d'où irl. *edochū*], *edicere*) ; *indicō* : proclamer, déclarer, imposer ; *i. bellum*, *i. tribūtum*, *i. exercitum* : fixer une destination à l'armée. L'abstrait *indicō* rappelle v. h. a. *in-zih*. V. M. L. 4373 a, 4374 ; l'irl. *a indacht* « *indictiae* », etc.

interdicō : interdire (v. ce mot) ; *praedicō* : prédire, fixer d'avance, recommander ou ordonner (= *praecipiō*), avertir ; *prōdicō* : fixer d'avance, différer, ajourner (= *prōferre*) p. *diem*.

Tous ces verbes appartiennent à la langue du droit et de la religion. A cette dernière aussi appartiennent, au moins à l'origine, les juxtaposés dont les éléments se sont soudués à date récente : *benedicō* : prononcer des paroles de bon augure ; *maledicō* : prononcer des paroles de mauvais augure, verbes qui, en passant dans la langue commune, ont pris le sens de « dire du bien de, dire du mal de » (cf. *maledicēns*, *maledictum*), mais qui, repris par la langue de l'Eglise, se sont chargés à nouveau des sens religieux : « bénir, maudire », de εὐογένιον, κακολογεῖν, le premier ayant emprunté lui-même le sens de hébr. *brk*. M. L. 1029-1030, 5258 ; irl. *maladicht*, britt. *melldiuth*.

Aux participes de *dicō* se rattachent les formes négatives : *indicēns* (depuis Térence) : qui ne dit pas oui, qui ne consent pas ; *mē indicēte*, ou *nōn indicēte* « sans ou non sans mon aveu » ; *indictus* : non dit, dont on ne parle pas, non plaidé, *indicta causa* ; *indicible* (latin impérial).

dicō, -as (formes anciennes en -ss- du type *dicassī*) : présent en -ā, duratif, correspondant au déterminé *dicō*, -is, avec la même alternance que dans *duō*, -is et *e-duco*, -as, *labor*, *-eris* et *labō*, -as, cf. Vendryes, MSL 16, 303 : 1^o dire solennellement, proclamer ; 2^o dans la

langue religieuse : donner par un engagement solennel, dédier, consacrer ; *dicatō* : déclaration formelle par laquelle on s'engage à devenir citoyen d'une ville ; *dicātor*, Lex Spolet., CIL XI 4766. L'ombrion, T. E. II a 8, à une forme *ti kamne* « dédicatiōne » qui correspondrait à un latin **dicāmen*, mais le sens en est contesté (= *Dicamno* selon Vetter, Hdb.).

abdicō : *re non solum de patris facto potest dici, quod est familia abicere, sed rem quamlibet negare*, Non. 450, 25 ; « se refuser à reconnaître », Pac., R³, 343, *te repudiō nec accipio, natum abdicō*, par suite « exclure de la famille, déshériter » ; avec le réfléchi : *sē abdicāre* « abdiquer, renoncer à ; » et, plus tard, « se retrancher de, se priver de ». Dans la langue impériale, *abdicāre* prend le sens de « exclure, repousser » ; *abdicatō* « abandon d'une charge, exhération, renoncement » ; *abdicatīus* : terme de dialectique traduisant le gr. ἀποφασίς [φάσις, φάσις]. *Dictor* n'est attesté qu'à basse époque (St Jérôme, St Augustin et dans les grammairiens) ; *dictus*, -ūs m. : synonyme de *dictō*, rare et tardif ; *dictūra* (Virg. gramm.).

d'après *iūrisdictiō*, *iūris peritus*, etc. « relatif à la justice, juridique » ; *fātidicus* : fatidique ; *uēridicus* : vérifié ; *maledicus* : médisant.

dicāx : moqueur, râilleur. Don., Eun. prol. 6, -es *dicuntur qui iocosis salibus maledicunt*. Noter la différence avec *loquāz*. *Dicātūas*, *dicātūlus*.

dictiō f. : fait de dire. Terme de droit : *testimonii dictio*, Tér., Phorm. 293 ; cf. Thes. V 1005, 66. Dans la langue littéraire et dans la langue de la rhétorique et de la grammaire, traduit surtout le gr. λέξις [βῆσσα, φράσις]. *Dictor* n'est attesté qu'à basse époque (St Jérôme, St Augustin et dans les grammairiens) ; *dictus*, -ūs m. : synonyme de *dictō*, rare et tardif ; *dictūra* (Virg. gramm.).

dictēria, -ōrum n. pl. : plaisanteries. Rare (Nov., Varr., Mart.). De δεικτήριον? Mais les sens diffèrent. *dictabolāria?* : mot de Labérius cité par Fronton, p. 56, 5.

dictō, -as, fréquentatif et intensif de *dicō* : dire à haute voix, répéter, dicter. M. L. 2630 ; all. *dichten*, cf. Ernout, *Philologica*, II, p. 185 et s. Irl. *deachdaim*. D'où *dictatō* n. pl. ; cf. *dictatūm* dans les langues romanes, M. L. 2631 ; *dictāmen*, CIL VIII 5530 ; *dictatō*, -as : dire souvent, répéter.

A *dictare* se rattache sans doute étymologiquement :

dictatō m. : dictateur « a *dictando* », Prisc., GLK II 432, 25 ; cf. T.-L. 8, 34, 2, *dictatoris dictum pro nomine semper obseruatum*. Cf. d'autre part, Varr., L. L. 5, 82, *quod a consule dicebatur cui dicto omnes audientes essent*, explication qu'on retrouve dans Cic., De rep. 1, 40, 63, *dictator ab eo appellatur quia dicitur*. Mais, dans l'emploi, *dictatō* et ses dérivés *dictatāra*, *dictatōrius*, etc., sont sans rapport avec *dictare*. Ils forment un groupe de sens indépendant. Cf. Mommsen, *Hdb. d. rōmischem Altert.*, t. II, 1, 136. Irl. *dictatōr*.

A en juger par le grec, où le présent δεῖνανμι est une formation relativement récente, et par l'indo-iranien, où l'on a skr. *dicāti* « il montre » (et l'intensif véd. *dediṣte*), av. *daēsāyit* (itératif-causalif) « il montre », il n'y avait pas, pour cette racine, d'ancien présent thématique à vocalisme radical en e. La forme italique attestée par lat. *dicō*, avec un correspondant osq. *deikum*, *deicum* « dicere », *dicāns* dicant », ombr. *teitu*, *deitu* « dicitō », n'a de correspondant qu'en germanique : got. *ga-teihān* « ἀπαγγεῖλαι », v. angl. *teon* « accuser », v. h. a. *zihan* (même sens) ; mais un présent germanique ce ce type peut toujours être secondaire. Le v. h. a. *zeigōn* « montrer » a un autre vocalisme radical que lat. *dicāre*. — Le perfectum *dixi* est un ancien aoriste en -s-, comparable à gr. έδειξα, qui doit être ancien, et au moyen skr. *adikṣi* « j'ai montré » ; cf. gāth. *dāiś* « tu as montré ».

La forme nominale athématique conservée dans lat. *dictis causā*, et dont *dicō* doit être dérivé, se retrouve, avec un autre sens, dans skr. *dik* « région » (thème *dic-*). Il n'y a aucune raison d'admettre que *dictis* est une transcription de δέκτης (ένεκα). — Le gr. δίκη « justice » en est aussi un dérivé, comme skr. *dicā* « région » et peut-être v. h. a. *zeiga* « indication » (qui est proche de *zeigōn* « montrer »). — Au second terme de composés, **dik-* a normalement valeur de nom d'agent ; l'emploi de *iūdex*, osq. *meddiss* (gén. *medikeis*), nom de

magistrat, est celui qu'on attend. — Pour le sens particulier de *in-dex*, cf. peut-être v. h. a. *zēha* « orteil » (c'est-à-dire « doigt »). — L'existence d'un athématique **deik-* fait comprendre une forme alternante **deig-* qui apparaît dans le dérivé got. *taikns* « signe » et qui explique peut-être lat. *digitus* (de formation obscure).

Le sens général de la racine était « montrer ». Mais on voit par gr. δίξη et par la forme germanique qu'elle a servi à désigner des actes sociaux de caractère juridique. Et c'est ainsi qu'elle est parvenue au sens de « dire ». L'usage de la racine pour désigner une déclaration en forme s'est prolongé en latin, où un dérivé aussi évidemment récent que *dictātor* a fourni le nom d'un magistrat.

dida, -ae f. (Gloss. et bas latin) : sein, mamelle et « nourrice », comme *mamma*. Mot du langage enfantin; cf. tītōn, tītōq et catal. *dida* « nourrice », sarde *dida* « tétine » et en germanique : v. angl. *titt* « tétine », etc. V. *tiūllo*.

dīdātim : *diuīsim* (Gloss.). Sans doute d'un verbe *diidāre*, cf. *dedāre*, M. L. 2511.

dīdītriō, -is, -ire : crier (en parlant de la belette). Anthol. 762, 61. Cf. *drīndriō*.

dīrectus [-a, -um] : employé surtout par Plaute avec les impératifs *i*, *abi*, au sens de *i in malam crucem*. Emploi différent dans Cu. 244, *lien dīrectus est*; Men. 442, *ducit lēbūm dīrectum nauis praeatoria*. Adverb : *dīrectē* (et *dīrectē* trisyllabe); substantif : *dīrectum*.

Etymologie et sens peu sûrs; cf. Ramain, Rev. Phil. 22, 297 sqq.; Nonius, 49, 24.

dīēs, -ēi (-ēi, -ē) m. et f. : jour; espace d'une journée. Le genre est commun au singulier, e. g. Lex Repet., GIL I² 533, 63, *ubi ea dies uenerit quo die iusei erunt adesse*, et Cic., Dom. 45; au pluriel, presque exclusivement masculin : *dīēs festi, nefasti* (exceptions rarissimes, cf. Thes. s. u. V 1023, 70 sqq.). Même au singulier, le masculin est plus fréquent et semble aussi plus ancien, comme on le voit dans *Dīēs-piter* et dans l'ancien locatif fixé dans les expressions *postridiē*, *meridiē*, *dīē quīnti*, *cotidiē*, etc. Le féminin est dû sans doute, d'une part, à l'influence de *nox*, ancien féminin, avec qui *dīēs* formait un couple antithétique (cf. *dīēs noctesque, nocte dīē*, *dīē (dīē) noctūque*), et de *lūx*, et, d'autre part, à l'influence des autres noms de la 5^e déclinaison, tous féminins, parmi lesquels *dīēs* s'est trouvé rangé par suite d'accidents phonétiques; cf. plus bas. Le latin vulgaire semble avoir conservé le genre féminin, comme le prouve le juxtaposition *dīēs dominica* > fr. *dimanche*; cf. M. L. 2738; toutefois, le masculin est également attesté dans les langues romanes (esp. *domingo* et les noms des jours du type *lundi*). Sur le genre, voir Ed. Fraenkel, Glotta 8, 24 sqq., 1917; Wolterstorff, ibid. 12, 112 sqq.; H. Zimmermann, ibid. 13, 79 sqq.; P. Krestchmer, ibid. 12, 151 sqq.; 13, 101 sqq.; Wackernagel, ibid. 14, 67. Statistique des formes dans Thes. s. u. V 1, 1024, 5 sqq.

Le nominatif *dīēs* est refait d'après *diem*; le nominatif phonétique devrait être **dīūs*, conservé dans l'expression *nūdiūs tertius, quartus* [« c'est] maintenant le troisième, quatrième jour [que] », dans le dérivé *diurnus* et peut-être dans *Dīēs Fidius*; cf., toutefois, *dīus*.

C'est par là que *dīēs* a été rattaché à la 5^e déclinaison d'autres formes du même thème apparaissent dans le nom de l'ancien dieu du jour *Iuppiter* (vocabulaire à genitive expressive de *Dīēspiter*; cf., entre autres, Mag. Sat. 1, 15, 14, qui en fait le dieu du jour et de la nuit lumineuse), *Iou-is*, et dans des formes d'adverbes telles que *dīus, dīū* (v. ce mot), *inter-dīū*, ou des expressions comme *sub dīū* (v. *dīus*), etc. Cf. aussi *deus, deīus*.

Dīēs désigne le jour lumineux (divinisé dans *Dīēspiter*; cf. *Diālis* dans *flāmen Diālis*), par opposition à la nuit; cf. Suét., Igm. p. 149, *dīēs est solis praeuentus*; Hyg., Astr. 4, 19, p. 120, 13, *dīēs nobis definierunt quādiū sol ab exortu ad occasum perueniāt*. C'est de ce sens que dérive sans doute le sens de « ciel » attesté chez quelques poètes de la latinité impériale; v. Wackernagel, Vorles. II 34. — *Dīēs* désigne aussi le jour de vingt-quatre heures, de minuit à minuit : Paul, Dig. 2, 12, 8, *more Romāna dies a media nocte incipit et sequentur noctis media parte finitur*; Serv., Ae. 5, 738, *dīēs est plenū qui habet horas XXXIV... dīēcum autem diem a parte meliore; unde et usus est ut sine commemoratione noctis numerum dicamus dīērum...* Ce sens est conservé dans le nom des « jours » de la semaine dans les langues romanes: *Lūnac, Martis dīēs*, etc.; cf. M. L. 5164, 5382, 5519, etc. De ce sens dérive le sens de « unité de temps », puis de « suite de jours, temps, durée »; cf. Tér., Hau 422, *[audio] diem admīre aegritudinem hominibus*; Cic. Att. 7, 28, 3, *me non ratio solum consolatur... sed etiam dies*. De là *dīū longtemps* (v. ce mot). Usité de tout temps. Panroman. M. L. 2632. Irl. *die*.

Dérivés : *diālis*: glossé *cotidiānus*; un exemple dans Cic., Facet. dict. 25, *consules diales habemus*; Cicéron joue sur le mot en faisant allusion au *flāmen Diālis*; cf. *aequidiālis* (Festus), *noēm-diālis, meridiālis, diārium* (surtout au pluriel *diāria*): ration d'un jour éphéméride, M. L. 2625; *diēcula* f.: court répit (d'un jour). Rare et archaïque; *diēscō*, -is (Gloss.), formé d'après *lūcēscō*; *diērūs*, fait sans doute sur *noctūnus*, v. *nox*: de jour. Le neutre *diurnū* a remplacé les formes trop courtes issues de *dīēs* (déjà dans Mil. Chir. 658; Cael. Aur., Acut. 2, 39, 228): ital. *giorno*, fr. *jour* et catal. *prov. jorn* et confondu avec *diurnū*, M. L. 2700 (cf. *hibernū*); *dīū*: v. ce mot. Cf. aussi *diurnāriū* « qui diurnū scribit », de *diurnū* « journal » (*acta diurna*, etc.); de *diurnāta*: brill. *diurnod* « journée », **subdiurnāra*, M. L. 8354.

Dīēs figure comme second terme dans des adverbes qui sont le plus souvent formés d'un adjectif au locatif auquel s'ajoute *dīē*: *hodie* (v. ce mot), *cotidiē*, *meridiē* (v. ce mot), *perēdī* (dont le premier élément serait le locatif d'un thème **per-* [comp. le locatif *alFēv*]; v. Wackernagel, Altind. Gr. II 1, 47], *postridiē* (*postridiō*, Plt. *pridiē* [et, à basse époque, *interdīē*, doublet de *interdīū*] sur lesquels ont été bâties des adjectifs: *cotidiānus, meridiānus, pridiānus, hodiernus* (cf. *hesternus, diurnus, perendinus*). *Perendinus* présente le même second élément que *nūndīnāe, -ārum* (scil. *feriae*). La forme se dénonce comme ancienne (cf. plus bas); le type *cotidiānus* est plus récent. De *meridiē* a été tiré un nominatif *meridiēs* « midi », qui a fourni un dénominalis *meridiō* -ās « faire la meridiene ou la sieste »; de *perendinus* est dérivé le terme juridique *comperendinō*, -āre « ajourner ». Cf. aussi *aequidiās* (Gloss.).

Composés en -dūum : *bīdūum*: « espace de deux jours », *trīdūum*, d'où *trīdūnūs*, irl. *treðan*; *quadridūum* (quatre).

L'un de *bīdūum*, *trīdūum*, *quadridūum* étonne en face de l'autre des autres composés : *blēcps*, *trīcps*, etc., et aucune explication pleinement satisfaisante n'en a été donnée. Wackernagel a supposé que l'i a dû d'abord apparaître dans *trīdūum*, dont l'ablatif *trīdūō* aurait subi l'influence de *postridiē* (comme, inversement, *postridiō*, Plt., Mi. 1081, celle de *trīdūō*); l'i se serait étendu ensuite aux autres formes.

D'une racine **dei-* « briller » (dans skr. *dañdet* « il brille »), l'qui est médiocrement attestée, l'indo-européen avait deux formations comportant des élargissements, l'un en *-eu-, désignant le « ciel lumineux », le « jour » (considérés comme des forces actives, divines), l'autre en *-er-, qui a subsisté seulement au sens de « jour ». Les deux sens ont subsisté en latin.

L'élargissement en *-eu- apparaît sous deux formes, l'une athématique, avec vocalisme radical au degré zéro, l'autre thématique, avec vocalisme radical au degré -e- (v. *deus*). La flexion du thème du type **dyeu-*, **dyeu-* comportait au nominatif et à l'accusatif singuliers une diphtongue à premier élément long qui a subsisté au nominatif, d'où le type véd. *dyāuḥ*, *d(i)yāuḥ*, auquel répond gr. *Zēoς*, cf. lat. *-dius* (v. ci-dessus), et qui s'est réduite à -ē- à l'accusatif, d'où véd. *dyām*, *d(i)yām*, hom. *Zīyā* (qui passe à *Zīyā*) et lat. *diem*. C'est sur cet accusatif *diem* qu'a été fait le paradigme de *dīēs*, et ce mot a été réservé au sens de « jour », tandis que le type de *louis* a été réservé au nom du dieu principal (pour le « ciel », on a recours à un nom neutre désignant la chose, *caelum*). Au locatif, le védique a *dyāvi*, et il y a dû exister aussi une forme à diphtongue longue indo-européenne **dyeu-*, **dyeu-* (conservée probablement dans *dīē de jour*), avec un doublet **dye*, **dye*, sur laquelle repose sans doute lat. *diēs* dans *postridiē*, etc. Pour d'anciens juxtaposés de ce genre, avec locatif, cf., par exemple, skr. *anye-dyūḥ* « un autre jour », *pūro-dyūḥ* « le jour d'avant ». Au génitif-ablatif, la forme était *dīēw-*, conservée dans véd. *diēdī* et gr. *Δ(F)ēc*, cf. arm. *tīw* « jour », mais que l'italique a éliminé; il a généralisé le type *louis* d'après l'ancien locatif (v. sous *Juppiter*). L'irlandais a *dia* « jour », *in-dīu* « aujourd'hui », et le gallois *dyw* « jour ».

Co qui introduit un doute sur l'explication donnée du type *postridiē* par un ancien locatif *diēy(u)*, c'est que le sanskrit a un composé *a-dyā* « aujourd'hui », à quoi répond exactement le type lat. *h-o-dīs*. Le véd. *-dyā* est mystérieux; mais le *-dīē* de *hodie* y répond évidemment. Resterait alors à expliquer la forme du locatif des adjectifs dans les juxtaposés tels que *postridiē*, etc.

Le type *bi-dūum* doit reposer sur un dérivé de la forme **dīōw-*, parallèle au type *-dīna-* du sanskrit, dérivé de la forme en -n-.

L'élargissement *-en- n'est conservé en latin que dans les composés *nūndīnāe*, *perendinus* qui en sont dérivés, de même que skr. *-dīna-* dans *puru-dīna-* « qui a beaucoup de jours », *madhyām-dīna-* « du milieu du jour », etc. L'irlandais a un dérivé *trē-dēnūs* « espace de trois jours ». Le même radical zéro figure dans le thème slave *dr̥* (nom.-acc. *dīnī*, gén. *dīne*) « jour », tandis que le

vocalisme e figure dans le dérivé baltique : v. pruss. *deinan*, lit. *dēnā* (acc. sg. *dēnā*) « jour »; le même se retrouve dans le composé got. *sintēino dēl, rāvōrō*.

Le groupe d'où est issu lat. *dīēs* indiquait le « jour » en tant qu'il est lumineux. Pour indiquer l'espace d'une journée, l'indo-européen avait d'autres mots tels que skr. *dhār*, hom. *χμαρ*, arm. *aur*. Le latin n'en a rien gardé et il a donné à *dīēs* les deux valeurs. Le grec a, au contraire, généralisé *χμέρα*. Il ne serait pas sans intérêt de comparer la répartition des formes en *-dy- (type lat. *louis*) et en *-dyi- (type lat. *diem*), en védique et en latin. Il est à noter que, de même que véd. *d(i)yām* est courant, cf. lat. *diem*, on a d'ordinaire véd. *dyāvi*, cf. lat. *Ioue*.

digitus, -i m. (gén. pl. *digitum*, Varr. ap. Charis. I 126, 25; on trouve à basse époque *dīcīta* f. et *dīcīta* n. pl., cf. Thes. V 1122, 70 sqq.; ce dernier a subsisté dans les langues romanes, à côté de *digitus*, cf. M. L. 2638; une forme *dīcītus*, blâmée par l'App. Probi, GLK IV 198, 10, se trouve dans des inscriptions vulgaires, à côté, d'ailleurs, de pure fautes d'orthographe comme *tīcīdos*; la forme cōtracte *dīctus*, Varr., Men. 408 ap. Non. 117, 20 et Catull. 66, 73, est peut-être) : doigt (de la main et du pied de l'homme et des animaux); mesure de longueur égale à la largeur d'un doigt. *Dīcītus* est le terme général; chaque doigt a un nom particulier : *pollex, index* (ou *salūtāris, dēmōstrātūs; dīcītus index* dans Hor., Serm. 2, 8, 16, où il y a peut-être trace d'une parenté possible entre *digitus* et *dīcītus*), *fāmōsus* (dit aussi *medius, summus, impudicus, infāmīs, etc.*), *quārtus (ānulāris, honestus, medīcus), minimus (auriculāris, ultimus)*; cf. Thes. V 1127, 16 sqq. Figure dans de nombreuses expressions figurées et proverbiales, cf. Thes. V 1126, 62 sqq.; 1131, 10 sqq., en particulier dans l'expression biblique *digitus dei*. Se dit également des branches secondaires des arbres (cf. *palma, palmes*). Dans le pseudo-Apulée, Herb. 87, et dans les gloses, *digitus (-tūm)* *Venerī* désigne une plante aussi nommée *caput (cerebrum) canis*. Ancien, usuel; panroman. M. L. 2638; B. W. *doigt*. Irl. *dōi*?

Dérivés et composés : *digīō*, -āre : *δεκτολόθευτά* (Gloss.); *digītālis* : de la largeur du doigt; *digītāle*, *digītābulum* : doigtier, gant (dé), cf. gr. *δεκτολήθρα* « gant »; panroman, M. L. 2637, B. W. *dē*; *digītātūs* : muni de doigts, fissipède (Plin.); *digītūs* : petit doigt; *digītūlūm (-tūlūm; digītūllus m.)* : grande jouebarbe; *sēquidigītūs* : un doigt et demi (cf. *sēquipes*); *Sēdigītūs*, surnom romain : « qui a six doigts »; *inter-digītūs, -ōrūm* : espace entre deux doigts.

Aucun rapprochement net. Comme il n'y a pas de nom indo-européen commun du « doigt », *digitus* doit être une forme populaire sur laquelle il n'est possible de faire que des hypothèses. Le groupe germanique de v. h. a. *zēha* « doigt de pied » est différent de toute manière. Sans doute dérivé d'une forme **deig-* alternant avec **deik-*; v. *dicō*, in fine.

dignus : v. *decet*.

dīlīgō : v. *legō*.

dīlūō, dīlūum : v. *lauō*.

dīmidius : v. *medius*.

diocesis, -is f. : emprunt au gr. διοκησις « administration d'une province, diocèse ». Doublets populaires : *diocesis* (-cisis), d'où *diocesanus*. Attesté depuis Cicéron ; fréquent et spécialisé dans la langue de l'Église. Formes savantes dans les langues romanes.

diploma, -atis n. : emprunt au gr. διπλωμα; forme savante avec des doublets populaires *diploma*, -ae et *diploma*, -um (sous l'influence de *duples*) : 1^e diplôme, brevet ; 2^e sauf-conduit, passeport (sens spécial au latin). Depuis Cicéron.

dilectus : v. rego.

distribeo, -es, -ui, -itum, -ere : distribuer (terme technique), dénombrer les suffrages. De *dis-habeo* avec aménagement de *h* et sonorisation de *s* intervocalique.

Dérivés : *distributio*, -tor, -tōrium. Termes rares.

dirimō : v. emō.

dirus, -a, -um : de mauvais augure, sinistre. Terme de la langue religieuse ; cf. Cic., Diu. 2, 15, *tristissima exta sine capite, quibus nil uidetur esse dirius*, et Leg. 2, 8 fin ; substantivé dans *dirae*, -ārum f. pl. : « mauvais présages, malédictions, imprécations » ; et déifié dans *Dira* et *Dirae* « les Furies ». En passant dans la langue commune (ou, d'ailleurs, il est assez rare et garde une couleur noble et poétique, comme le dérivé rare, mais classique, *diritis*), l'adjectif a pris le sens plus général de « funeste, redoutable, etc. ». Mot sabin d'après Serv. auct., Ae. 3, 235, *S<ad>bini et Vmbri, que nos mala, dira appellant*.

Le rapprochement avec la racine *d̥wei- de hom. δέδ(ε)ουχε, δέδ(ε)οւεս, arm. erkničim « je crains », et, avec élargissement -s-, de skr. देवति « il hait » est possible si *dirus* est vraiment un mot dialectal (cf. *di-ennum* à côté de *bi-ennum* ; v. Ernout, *Él. dial.*, p. 153 sqq.). Même formation que *clarus*, *rarus* ?

dis- : particule usitée seulement comme premier terme de composés. L's peut s'amir devant sonore, ainsi *dido*, *diger*, *diligō*, *dinuēō*, *dinumerō*, *dirigō*, *dīuellō*, se sonniser en *r* à l'intervocalique : *dirimō*, ou s'assimiler : *dīf-ferō* ; *dis-* ne subsiste clairement que devant *p*, *t*, *c* et devant *s*. Marque la séparation, l'écartement, la direction en sens opposés (*discurrō*, *diuersus*), et par suite le contraire, la négation, et s'oppose à *con-* : *placeō*/*displaceō*, *simili*/*dissimili*, *facilis*/*difficilis*, *concoris*/*discois*, *ci*/*disconciū*, *disconuenit*, *discooperi*, formations populaires ; sens que les langues romanes ont bien conservé, cf., entre autres, M. L. 2666, **disdingnare* ; 2670, **disjējnāre* ; 2680, *dispicāre*. Quelquefois sert à renforcer le sens du verbe simple : *discipiō* « je crève de désir », *distacēti* « je crève de dépit », *disperēti*, *dispuēti*, *dirumpor*, etc. Correspond souvent pour le sens à gr. δάξ : *distendō* = διτενώ, *distō* = διτέτην, *dīuerbium* = διδύογ.

Di- et *dē-* sont souvent confondus en bas latin.

Lat. *dis-* se retrouve en ombr. *dis-lera-linsust* « irrigatum fecerit » (?), v. *lira*, et peut-être dans v. h. a. *zir* (all. mod. *zer*, élargissement de *zi*, *ze*) et alb. *tš*. Le gr. δάξ semble aussi apparenté, soit qu'on tienne *-s*, d'une part, et gr. *-a*, de l'autre, pour des additions à *di-* (pour *-s*, cf. *abs*, etc. ; pour gr. *-a*, cf. *τάρα* à côté de *ταρ*, etc.), soit que gr. δάξ repose sur *δια.

dis : v. *diues*.

disceptō : v. *captō*, sous *capitō*.

discernō, *discerimen* : v. *cernō*.

discidium : v. *scindō* et *excidiō*.

discipulus : v. *discō*.

discō, -is, didiel, discere (pas de supin, ni de participe passé) : apprendre (par opposition à *doceō* « faire apprendre, enseigner » ; cf. Cic., Dom. 141, *docere ante quam ipse didicisset*). Le participe de *discō* est *doctus*. Plt., Mer. 522, *pol docta didici*. Ancien, usuel. M. L. 2654, *discens* (conservé dans les dialectes italiens), et 4380 **indiscere*. Britt. *dyscu*.

Dérivés : *discipulus* : élève, disciple (par opposition à *magister*) ; *disciplina* (plus rare). Correspond à gr. παθητής, *condiscipulus* à gr. συμπαθητής. Ancien, usuel : les formes romanes et celtes sont savantes. M. L. 2658 ; irl. *descipul*, etc. ; *disciplina* f. : 1^e enseignement, éducation, discipline, et spécialement « discipline militaire » (*d. militiae, d. rei militaris*) ; 2^e sens concret : enseignement, matière enseignée (= πάθημα). Déformé par jeu de mots en *disciplina*. Dérivés tardifs et spéciaux à la langue de l'Église : *disciplin*, -as, -abilis, etc. V. O. Mauch, *Dér lat. Begriff disciplina*, Fribourg, 1941.

Quelle que soit l'étymologie de *discipulus*, les anciens ne la séparaient pas de *discō*, auquel le sens le rattache étroitement ; cf. T-L. I. 28, 9. L'étymologie par *discō* (du reste à peine attesté, v. Thes. s. u.) est semantiquement difficile à maintenir, malgré *praecipiō*.

Composés de *discō* : *addiscō* : προσαρθρόν ; *condiscō* : apprendre tout à fait (= καταρχανδόν) ; *dēdiscō* : désapprendre ; *édiscō* : apprendre à fond ou par cœur ; *perdiscō* : apprendre de bout en bout ; *praediscō* : apprendre d'avance.

Discō est à peine représenté dans les langues romanes, qui ont recouru à *apprehendere* ; cf. M. L. 154 et 554. B. W. s. u. et *comprendre* ; M. L. 4380, **indiscere*.

La forme *didici* du perfectum et l'emploi de *doctus* relient *discō* à *doceō* ; donc, *discō* repose sur **di-de-scō* comme *poscō* sur **porc-scō*. L'a du gr. διδάσκω « j'enseigne » s'explique malaisément dans une racine *δek- néanmoins, on ne saurait guère séparer *discō* de διδάσκω et de δεκτῶι malgré W. Schulze, *Kl. Schr.*, p. 305, qui considère διδάσκω comme une innovation hellénique formée sur l'aor. hom. διδάσκει et explique *discō* par **di-scō* (v. en dernier lieu Debrunner, *Méli. Boisacq.*, p. 251 sqq.). Dans le mot grec, le redoublement en est venu à faire partie intégrante du radical : διδάσκαλος, διδάχη. Et ceci rappelle lat. *discipulus*, dont la formation est, du reste, énigmatique. Groupe obscur. V. *doceō*.

discus, -i m. : disque, palet ; plateau, cymbale. Emprunt du gr. δίσκος. Attesté depuis Plaute. M. L. 2664. B. W. *dais*. Germanique : v. h. a. *disc*, all. *Tisch*, etc. et celtique : irl. *diosg*, *tesc*, britt. *dysc*, *dysgyl*.

discutiō : v. *quatiō*.

disertiō, -ōnis f. : attesté seulement dans la glose de P. F. 63, 20, *disertiones* : *diuisiones patrimoniorum inter consortes*. Sans doute de *disserō*, contraire de *conservēti*.

disertus, -a, -um : qui s'exprime bien, disert. Inéparable de *disertim*, *diserte* « clairement, explicitement,

en termes exprès », qui dans Liv. Andr. traduit le gr. ἀρπεξτός. Du sens de « clair » on est passé à celui de « qui parle bien » ; cf. Cic., De Or. 1, 94, *eum statuebam disertum qui posset satis acute atque dilucide... dicere*. — Termes de la langue écrite.

Dérivés : *disertim* (Liv. Andr.), -ē (Plt.) ; *disertudo*, *disertus* (?), -ulus, ces derniers tardifs.

Disertus est rattaché par les Latins comme par les modernes à *disserō* : Varr., L. L., 6, 64, *ut olitor disserit in areas sui cuiuscum generis res, sic in oratione qui facit, disertus* ; de même Cic., De Or. 1, 240 ; Diu. 1, 105 ; P. F. 64, 1 ; Isid., Or. 10, 65. Mais la brève de *disertus* fait difficulté, comme l'a vu Priscien, GLK III 56, 24, *ubique producitur di*, excepto *dirimo* et *disertus*. On ne peut guère expliquer l'I et la simplification de la géminée par l'action de la loi *mamma/mamilla*. Peut-être de *dis + artus* disposé ou qui dispose avec art ?, ou « qui divise bien » (cf. *disertiō*), l'r de artus ayant empêché la sonorisation de l's du préverbé? On n'a pas de certitude.

dispercō : v. *parcō*.

disserō, *disserō* : v. *serō* « entrelacer, tresser ».

dissipō : v. *supo*, *sipō*.

1. *dīu*, *dīus* (?) : pendant le jour. Ancien cas de *dīs* (v. ce mot) conservé dans la locution *noctū dīūque* (usité seulement chez les archaïques et les archaïsants) et dans *interdīu*, plus tard *interdīē* d'après *hodiē*, etc.

Il est probable que *noctū* a été fait d'après *dīu* « de jour » : Mais le dérivé *dīurnus*, fait sur *dīu*, doit l'avoir été d'après *nocturnus* ; cf. gr. νόχτωρ « de nuit », νόχτερος, νοκτερνός « nocturne ».

dīus : même sens que le précédent. Deux exemples dans la locution *noctū dīusque* : Plt., Mer. 882 ; Titin., Com. 13. On a aussi *interdīus*, *perdīus* (Gell.), fait secondairement sur *pernox*. *Dīus* peut être un génitif (cf. l'emploi de *noctis*, νόχτος et les génitifs skr. *divā*, gr. Δ(ε)ύς) ou une formation analogique, comme le génitif skr. *dyō*.

V. *dīes*.

2. *dīū* : longtemps, depuis longtemps. Sans doute contamination avec *dīu* « pendant le jour » d'un ancien **dīu* ; v. *dūdūm*. De même que *dīu* « de jour » avait un doublet *dīus*, son homonyme a eu un doublet *dīūs* (cf. *quadius*, CIL VI 6308, 13101) qui témoigne de la confusion entre les deux formes.

Le sens de « longtemps », à dū se développer par contact avec le sens de « tout un jour », *dīu multūque* ; de même que *dīes* a pu désigner, comme on l'a vu, « la suite des jours ». Dans ce sens, l'adverbe a un comparatif et un superlatif : *dīūtius*, *dīūtissimē*, et aussi, d'après *dīu*, dont la dernière syllabe pouvait s'abréger par l'action de la loi des mots iambiques ; cf. Thes. V 1557, 53 sqq., *dīūtius*, *dīūtissimē*. Le t de *dīūtius* a été sans doute emprunté à l'adjectif *dīūtius*, pour éviter un groupe impossible **dīu-ius*. *Dīūtius*, ancien, classique, a un suffixe -ino- comme *crāstinus*, *pristinus*, *annōtius*, cf. skr. *divatānah*. *Dīūtius* (la brève est attestée dans Ovide, à moins qu'il ne faille scander *Dīūtūnus*), qui n'apparaît pas avant Cicéron et Varron, est une contamination de *dīurnus* et de *dīūtius*. *Dīūtūnus*, *dīūtūnū* est un &. x. de Claudio. Quadrig., cf. Gell. 17, 2, 16.

Dīuscūlē (St Aug.) est fait d'après *longiusculē*. Composé : *iāmīdū*, *tāmīdū*, *quāmīdū*, *aliquāmīdū*. Attesté tout temps. Conservé dans quelques dialectes romans. M. L. 2699.

diuersus : v. *ueriō*.

diues (*diuēss*, Plt., As. 3307), -ītis et *dītis* (abl. *dītī*, cf. Thes. V 1587, 55 sqq. ; gén. *dītūm*, Sén., Herc. O. 648 ; *dītūm*, Tert., Uxor, 2, 8), adj. et subst. : riche.

— Les formes contractées apparaissent surtout en poésie et dans la prose impériale. La flexion ancienne devait être *diues*(s), *dītīs* ; sur *diues* on a refait un paradigme *diuītīs*, etc., de même que sur *dītīs* un nominatif *dītīs*, déjà dans Plaute et Térence ; cf. Thes. V 1588, 15 sqq. Mêmes doublets pour le comparatif et le superlatif *dītītīor*, *dītītīssimū* et *dītītī* (Plt., Au. 809), *dītītīs*, pour le substantif *dītītīde* et *dītītī* (déjà dans Plt., Cap. 170), dans *dītītī* (Accius, Turpilius) et *dītī* (beaucoup plus fréquent ; premier exemple dans la Rhét. à Hér.). Par contre, on a seulement *dītēsō*. *Dīs* a servi à traduire le nom du dieu grec Πλούτων qu'on rapprochait de πλούτος. L'adjectif s'emploie absolument et avec un complément au génitif ou à l'ablatif : *dītēsō*, *pecoris*, Vg., B. 2, 20 ; *dītēs arūis*, Vg., Ae. 7, 537. Se dit des personnes et des choses. Ancien, usuel. Non roman ; v. B. W. sous *riche*.

Dérivés : *dīuītīa*, *dītīa* f. pl. : richesses. Pluriel collectif. Ancien, usuel ; *dītītī*, *dītī*, -ītīs : enrichir ; *dītēsō* : s'enrichir ; *praedītēs* adj. : très riche.

Dītēs est dérivé de *dītēs* par Varr., L. L. 5, 92, *dītēs* *dītē qui, ut deus, nihil indigere uidetur*.

Les dieux indo-européens étaient distributeurs de richesses (hom. δοτήρες έπαν), donnant en partage (skr. bhāgah, v. perse *bāga*, v. sl. *bogū* « dieu »). Dès lors, on peut se demander si *dītēs* ne serait pas fait comme *caelēs*, ce qui concorderait avec l'étymologie de Varro. Simple hypothèse pour expliquer un adjectif qui n'a aucun correspondant hors du latin ; le pignien des « dītēs » est obscur ; cf. Vetter, *Hdb.* n. 214.

dī-uidō, -īs, *ulīs*, -ulīsum, *-uidere* (composé de *dis + uidō*, qui n'est pas attesté comme verbe simple) : séparer, diviser, répartir, disjoindre (une question ; terme de la langue politique). Ancien, usuel ; M. L. 2701 a. De *dīuītīs* la langue populaire a tiré **dīuītīsare* attesté par les langues romaines ; M. L. 2706.

Dérivés : *dīuītīs*, -ī, -um (archaïque et rare) : divisé ; *dīuītīda* (archaïque et usité presque exclusivement dans la locution [hoc] *mihi dīuītīda est* « ceci m'est une cause de déchirement » ; toutefois, Accius emploie *dīuītīda*, *dītēs* comme synonyme de *discordia*, M. L. 2702 ; *dīuītīus* : divisé et « divisible » (classique), d'où *indīuītīus* : « indivisus » et « indivisible ». Adjectif attesté à partir de Cicéron, chez lequel il sert, entre autres, à traduire le gr. ἀρπος, cf. Fin., 1, 6, 17 ; *indīuītīus* (Tert.) ; *dīuītītīs* (Dig.) ; *dīuītīcula* n. pl. : *antiqui dicebant quae nunc sunt castella, ex quibus a rīo communi aquam quisque in suum fundum ducit* P. F. 62, 1 ; *dīuītīs* ; *dīuītīs* et *dīuītīra*, *dīuītīs*, *-īs* ; *dīuītīsibiles* (langue de l'Église) et *dīuītīsibilis*, calqués sur περίποτος et περίποτος.

Si l'ombrien *vētu* signifie « dīuītīdō » et *uef* (accusatif pluriel) « partis », on peut y voir un *oef*, issu de *weidh-,

mais la forme et le sens sont contestés ; cf. Vetter, *Hdb.*, p. 218 et 228. Le sens a amené en latin la fixation du préverbé *dis-*. A en juger par le sanskrit, la racine ne fournit pas de présent thématique, et la forme lat. *-uidō* repose sur un ancien présent athématisque. Le sanskrit a : *vidhyati* « il perce » (avec un causatif, non védique, *vedhayati*), *vindhatē* « il manque de ». — L'adjectif en *-to-*, *diuisus*, est fait sur le perfectum en *-s-*, *diuiti*, qui indique l'absence d'un ancien aoriste radical et d'un ancien parfait. Un rapport avec *uidua* est possible. L'explication de *-uidō* par **ui-dhō*, opposé à *condō* (cf. Wackernagel, *Vorles.* 2, 168), se heurte au fait que le préfixe **ui-* n'existe pas en latin.

diuinus : v. *deus*.

diurnō : v. *diū* 2.

dius : v. *diū* 1.

dius, *-a*, *-um* : du ciel, divin ; et « lumineux », cf. P. F. 65, 20, *dium quod sub caelo est extra tectum ab Ioue dicebatur*, et *Dialis flamen*, et *dius heroum aliquis a Ioue genus ducens*. Ce dernier emploi appartient à la littérature et est imité du gr. *διος* ; cf. le *dia dearum* d'Enn., A. 22, traduisant le gr. *διος δεκαων*. Mais, dans la langue religieuse, *dius* signifie plutôt « du ciel » : *dium fulgor* alternant dans les inscriptions avec *diuum fulgor*, cf. Thes. V 1642, 31 sqq. ; *dea dia* désigne « la déesse du ciel » (= Junon) ; *dium* « le ciel », cf. F. 198, 86, [*flamen*] *dialis*, *quia uniuersi mundi sacerdos qui appellatur dium*, d'où *sub diō* i. e. *sub caelo*, Ps. Asc., Verr. 2, 51, p. 236, 10 St., alternant avec *sub diū*, forme fléchie (locatif?) de *diū*, ancien nominatif de *diēs* « jour lumineux », et avec *sub diū*, cf. Thes. V 1658, 32 sqq. Le jour lumineux et le ciel se confondent avec le dieu, comme les Latins l'ont encore senti ; cf. Varr., L. L. 5, 66, *hoc idem magis ostendit antiquius Iouis nomen : nam olim Diouis et Dicēspiter dīctus*, i. e. *dīes pater* ; *a quo dei dicti qui inde, et dius et diuum, unde sub diuo, Dius Fidius*. Itaque inde eius perforatum tectum, ut ea videatur diuum, i. e. cœlum. — *Dius*, dans *Diis Fidius* (cf. gr. *Ζεὺς Ηλέοντος*), est équivoque ; ce peut être l'ancien nom du jour, cf. *diēs*, ou l'adjectif substantivé et divinis. — Formes rares et archaïques, peu vivantes et surtout maintenues par la langue religieuse. *De sub diū* a été tiré *subdiālis*, attesté chez Pline et dont le pluriel neutre *subdiālia* traduit le gr. *ὑπάλειψα* ; Ammien dit *subdiūlis*.

L'osque a *Diīvīlai Diaē*, Vetter, *Hdb.*, n. 140. L'adjectif est ancien ; il répond à skr. *divyād* « céleste », gr. *διος* (de *διογος*) « divin ». Le vocalisme radical à degré zéro est normal au point de vue indo-européen dans ce dérivé. V. *deus*.

diūus, *diūa* : v. *deus*.

dō, *dās*, *dēdī*, *dātūm*, *dārē*. Verbe primaire qui diffère des verbes de la première conjugaison par la brièveté de l'*ā* : *dare*, *dāmus*, etc. ; l'*ā* de *dās*, *dā* est dû à la tendance à allonger les formes monosyllabiques de sens plein ; en composition l'*ā* repartait : *reddītē*, d'où *reddīs*, *reddē*, analogiques. L'*ā* de *dāre* a fait passer les composés dans la 3^e conjugaison : *dēdīrē*, *reddīrē* ; les composés ainsi formés se sont confondus avec ceux de la racine **dhē-* « poser » tels que *con-dō*, *credō*, etc. V. ci-

sous. Le futur est *dābō* ; d'où l'ancien futur du composé *reddībō* (Plaute), qui a été éliminé par *reddīam* fait sur *legām* ; l'imparfait est *dābam*, *reddēbam* au lieu de **reddībam* fait sur *legēbam*. L'époque archaïque a conservé quelques formes aberrantes : une 3^e personne pluriel d'indicatif présent élargie avec un suffixe *-ne/no-* : *danunt*, v. Thes. V 1659, 65 sqq. (cf. *prodīnunt*, *solinunt*, de *prodeō*, *soleō*), et un subjonctif et un optatif de la forme *duam*, *duim*, v. Thes., ibid. 78 sqq. cf. P. F. 25, 12, *addūs* (lat. *addūs?*), *addīderis* ; *produporo dederit*, Fest. 254, 16 ; *interduim* (Plaute). Le latin ne connaît le verbe que sous la forme simple ; *reddō* doit sans doute s'analyser *red-dō*, comme *red-dūx*, plutôt que **re-didō* ; l'osco-ombrien a, au contraire, une forme à redoublement, comme le gr. *διδού* : *ombr.* *dirstu* « datō », *terfa*, *dersa*, *dirsa* « det » ; osq. *dides* « dabit » (futur fait sur le présent). Le perfectum lat. *dēdī* est un ancien parfait à redoublement comme gr. *δέδοται* et skr. *dādē* ; l'ombrien a aussi *dēde* « dedit », l'osque *dēded*. Le roumain suppose une forme **dēdar*.

Sens : donner ; s'oppose à *capere* « prendre, recevoir », comme gr. *δίδωμι* à *λαβάνω*. *Dare aliquid alicui* « donner quelque chose à quelqu'un » ; ou avec l'accusatif marquant le but : *dare nuptum* « donner en mariage », *uēnum dare* « donner en vente », *d. in conspicutum* « donner en spectacle », *d. ignem in arām*, Plt., Tru. 476, *in splendōrem dari* ; As. 426, *dare ad mortem* ; *dare sē* « se donner » (*alicui*, *alicui rei* ; *in* : *dare sē in fugam*), *dare manūs* « donner les mains » (en parlant d'un ennemi vaincu). S'emploie absolument ou, le plus souvent, avec un complément concret ou abstrait ; peut être suivi d'un infinitif : *dare patēram*, *obsidēs* ; *dare poenam* (nās) ; donner une amende, c'est-à-dire « être puni » ; *dare ueniam*, *tempus, operam, malum* ; *d. bibere*. A pris aussi le sens de « livrer, remettre, procurer ».

Dans la langue familière, *sē dare* s'emploie avec un adverbe, *sē bene*, *male dare*, dans un sens analogue à celui de *sē bene*, *male habēre*, *praeberē* ; cf. Cael. ap. Cic. ad Fam. 2, 15, 2. Usité aussi avec un adjectif en *-re* (participe passé passif), à la place d'un parfait, pour insister sur l'achèvement de l'action, e. g. Vg., Ae. 12, 437, *Nunc te mea dextera bcllo/defensum dabūt* (=*faciūt ut defensū sis*), Liv. 8, 6, 6, cf. Thes. s. v. *dō*, 1697, 27 sqq., construction qui correspond à l'emploi de *ha-beō* avec le même adjectif en *-tus*.

A partir du 1^{re} siècle, on trouve l'impersonnel *dat*, *datur* suivi d'un infinitif passif *dat* (*aliquis*), *datur intellegi* avec le sens de *ebōc* ὅτι « il est donné à comprendre que, il est aisément de comprendre que » ; cf. Thes. s. v. U 1690, 38 sqq.

Souvent employé pour le composé *ēdere* : *mōtū dare* comme *ēdere mōtūs*; *dare forās scripta* comme *ēdere librum* (Cic., Att. 13, 22, 3) ; *haec ubi dicta dedit = dīdit* ; de là *dare* dans le sens de « publier, faire connaître », *datur* dans le sens de « dīcitur ». On trouve *dabo in uo-famēm* (βάσον ἐφ' ὑμάς), Itala Ezech. 26, 29, là où la Vulgate traduit par *imponam uobis*. Ce développement sémantique a été favorisé par le fait que, avec les composés de *dō*, sont venus se confondre les composés de la racine **dhē-* « placer » (v. *faciō*), si bien que souvent il est impossible de dire à quels composés on a affaire : *ēdō* correspond aussi bien à *ἐδίδωμι* qu'à *ἔθετο*.

entre lesquels, du reste, la différence de sens est petite ; *addō* est glosé à la fois *προσθέωμι* et *προσθέημι*. On peut dire *dare nōmen et facere, indere, addere nōmen ali-cui*. Dans *sacerdōtis*, le second terme appartient à la racine **dhē-*, cf. *sacra facere, sacrificium* ; Pedersen, MSL 92, 5 sqq.

Il se peut, d'ailleurs, qu'il y ait eu dans les formes attestées fusion de verbes originellement distincts : dans *uēnum dare*, *pessum dare*, on a sans doute affaire à *dare uēnum* « donner », comme dans *nuptum dare* ; mais *perdō*, *wēndō*, avec leurs passifs *pereō*, *uēnēō*, s'expliquerait mieux en partant de **dhē-* « placer » : *perdō*, *pereō* rappellent le couple *interficiō*, *intereō*. L'état de choses était tellement trouble que *dare* a pu être employé avec le sens non équivoque de « placer » dans le juxtaposé *cir-cum dare*, dont les éléments n'ont été soudés qu'à date relativement récente. De même, *satisdō* s'emploie conjointement avec *satisfaciō*. Dans la forme également, les deux verbes se sont confondus et *crēdō*, qui n'est pas un composé de *dō*, a des formes *crēduam*, *crēdūm*, comme *duam*, *duim*.

dō est ancien et usuel, mais a subi de bonne heure la concurrence du dénominalatif, plus plein et plus régulier, d'aspect indéterminé, *dōnāre*. — Représenté néanmoins dans toutes les langues romanes, sauf en français. M. L. 2476 ; B. W. *donner*.

A la forme *dō-* de la racine de *dō-* se rattachent : *dōs*, *dōtīs f.* : dot (sens propre et figuré, d'où le pl. *dōtēs* « dons »). Ancien thème consonantique : l'ablatif est *dōte* ; le génitif *dōtīum* (attesté à côté de *dōtūm*) est récent et analogique des thèmes en *-i-* imparasyllabiques.

Dérivés : *dōtātūs*, dont on a tiré ensuite *dōtā*, *-ās* (époque impériale), M. L. 2756 ; *dōtālis*, cf. M. L. 2756 a ; **dōtāriūm*, M. L. 2757 ; *indōtātūs*.

dōnūm n. : donum (concret), cf. *fē-num*, etc. Ancien, usuel. Panitalique, v. Vetter, *Hdb.*, sous *dūnūm*. Panroman, sauf roumain. M. L. 2749. Dénominalitat : *dōnō*, *-ās*, qu'on retrouve en osque, *duunated* « confus, non rangé » ; de là *condere uerbum, moenia, carmen* « réunir les éléments d'une ville, d'un rempart, d'un poème », et par suite « bâtrir, fonder, créer, composer (= compōnere) ». A ce sens se rattachent *conditor* : fondateur, créateur = *κτι-ρīc* (irl. *condīr*) ; *condītūs* : action de fonder, création = *κτισīc*. Le sens ancien apparaît encore dans le nom du dieu *Conditor* « qui procède à la mise en grange des grains ».

2^e D'expressions comme *condere mustum*, *condere messem in horreum (horreō)*, *pecūniām in crūmēnam* s'est développé le sens de « enfermer, mettre à l'abri, déposer » (par opposition à *prōmēre*, comme le *condus* « esclave chargé de servir les provisions » s'oppose au *prōmēs*, qui est chargé de les mettre à table) ; cf. *condītūs* « de conserve », adjectif de la langue rurale (*-a olea*, etc.) ; peut-être y a-t-il ici jonction avec *condīo* « confire », *condītūm* « magasin » ; d'où à l'époque impériale le sens de « tombeau » qu'a pris *condītūm*. Dans ce sens de « cacher », *condō* a été doublé par une forme renforcée : *abs-condō*, *-ditum* (et tardifs *abscondī*, *abscondīsum*) = *ἀποχρήτο*, qui a supplantié *abdō*. *Abscondō*, outre le sens physique et moral de « cacher », a aussi dans la langue nautique le sens technique de « perdre de vue » ; cf. Vg., Ae. 3, 291, *protinus aerias Phaeacum abscondīmus arces*, où Servius note *abscondīmus nauticus sermo est* ; cf. Plat., Prot. 388, *ἀποχρήτειν γῆν*. *Abscondere* est demeuré dans les langues romanes : roum. *ascunde*, ital. *ascondere*, v. fr. *escondre*, esp. *esconder*. M. L. 41 et 42 ; B. W. sous *cacher*. Cf. aussi *recondō* : cacher de nouveau et « mettre à l'écart, enfouir », etc. M. L. 7128.

dēdō : donner une fois pour toutes, donner sans condition ; terme de la langue militaire : *dēdere sē* « se rendre », d'où *dēdītō*, *dēdītīcius*. Le sens technique est

droit, *datīuī tutores* « qui nominatī testamento dantur » (Gafus) ; terme de grammaire traduisant *δοτικός* : *datīus casus* ou *casus dandi*, M. L. 2485 ; *dātō*, *-ās* : donner.

Tous ces mots sont rares et d'un emploi plutôt technique.

Composés verbaux en *-dō*. Étant donné que, pour les Latins, il n'y avait qu'une seule sorte de composés en *-dō*, il a semblé conforme au sentiment qu'ils avaient de leur langue de donner ces composés dans l'ordre alphabétique, en indiquant pour chacun d'eux à quelle racine, celle de *dare* ou la racine indo-européenne **dhē-*, il est vraisemblable qu'ils se rattachent :

abdō, *-is*, *-didī*, *-ditum* (**dhē-*), cf. skr. *apadadhāti* « il retire », gr. *ἀποτίθημι* : mettre à l'écart, éloigner, et par suite « recouvrir, cacher ». A l'époque chrétienne, *abdītūm* est encore usité ; mais *abdō* a été remplacé par *abscondō*, *occultō*, etc. Non roman.

addō (*addū*). Gloss. est refait sans doute sur *addūm*) : 1^e « placer auprès, appliquer », correspond à *προσθέωμι*, cf. Plt., Cap. 808, *cui me custodī addīderat* ; T.-L. 26, 16, 3, *lictor uiro fortī addē uirgas* ; 2^e « ajouter ». Mais le grec a aussi *προσθέωμι*. *Addītū*, *addītūm* correspondent à *πρόσθεις*, *προσθήκη* ; *addītūs* traduit *ἐπαγγελτός*. Composé : *inaddō*, M. L. 4329.

condō (rac. **dhē-*) = *συνθῆμι* et *καταθῆμι* : 1^e « mettre ensemble, réunir (des choses éparées) » ; Varr., L. L. 7, 1, *uerbum quod condītūm est e quibus litteris, oportet*, cf. *incondītūs* « confus, non rangé » ; de là *condere uerbum, moenia, carmen* « réunir les éléments d'une ville, d'un rempart, d'un poème », et par suite « bâtrir, fonder, créer, composer (= compōnere) ». A ce sens se rattachent *condītor* : fondateur, créateur = *κτι-ρīc* (irl. *condīr*) ; *condītūs* : action de fonder, création = *κτισīc*. Le sens ancien apparaît encore dans le nom du dieu *Condītor* « qui procède à la mise en grange des grains ».

2^e D'expressions comme *condere mustum*, *condere messem in horreum (horreō)*, *pecūniām in crūmēnam* s'est développé le sens de « enfermer, mettre à l'abri, déposer » (par opposition à *prōmēre*, comme le *condus* « esclave chargé de servir les provisions » s'oppose au *prōmēs*, qui est chargé de les mettre à table) ; cf. *condītūs* « de conserve », adjectif de la langue rurale (*-a olea*, etc.) ; peut-être y a-t-il ici jonction avec *condīo* « confire », *condītūm* « magasin » ; d'où à l'époque impériale le sens de « tombeau » qu'a pris *condītūm*. Dans ce sens de « cacher », *condō* a été doublé par une forme renforcée : *abs-condō*, *-ditum* (et tardifs *abscondī*, *abscondīsum*) = *ἀποχρήτο*, qui a supplantié *abdō*. *Abscondō*, outre le sens physique et moral de « cacher », a aussi dans la langue nautique le sens technique de « perdre de vue » ; cf. Vg., Ae. 3, 291, *protinus aerias Phaeacum abscondīmus arces*, où Servius note *abscondīmus nauticus sermo est* ; cf. Plat., Prot. 388, *ἀποχρήτειν γῆν*. *Abscondere* est demeuré dans les langues romanes : roum. *ascunde*, ital. *ascondere*, v. fr. *escondre*, esp. *esconder*. M. L. 41 et 42 ; B. W. sous *cacher*. Cf. aussi *recondō* : cacher de nouveau et « mettre à l'écart, enfouir », etc. M. L. 7128.

marqué par Donat, Ter. Andr. 199, *dare est quod repetas, dedere ad perpetuum; et damus etiam amicis, dedimus tantum hostibus*. Racine *dō- = ἔδωμι ; a un correspondant en osq. d adid « dédiderit », da[da] « dé-dat ».

dido : distribuer, répartir. Correspond à διαδίδωμι mieux qu'à διατίθημι.

ēdō : mettre au jour, publier = ἔδησεν. D'où *ēditus* « qui est en vue », et par suite « élevé » (= *excellens*) et aussi « issu (de) » : *Maeccenas atavus edite regibus*, Hor., Od. 1, 11 ; *ēditiō*, *ēditor*. Un mélange de *dō- et de *dhē- n'est pas exclu.

indō : mettre sur ou dans ; ἐντίθημι et εἰστίθημι.

obdō : *ere obponere uel operire*. Correspond pour le sens à προτίθημι.

perdō : perdre, dans le sens de « donner ou dépenser inutilement et « ruiner, détruire, mener à sa perte ». A pour passif *pereō*, mais le participe est *perditus*. Différent de *āmītō*, cf. Rhet. Her. 4, 44, 57 *Decius amisi uitam at non perdidit*. Mais la langue populaire l'emploie dans ce sens. Peut correspondre à παρατίθημι dans le sens où la langue homérique emploie π. χεράλην, ψυχήν « exposer sa tête ou sa vie ». Mais le développement de sens est propre au latin ; v. *per*. Panroman ; M. L. 6403. Composés : *dēpēdō* (depuis Cicéron et Lucrece) ; *dēpēdō* (depuis Plaute et Caton, fréquent dans la Vulgate), confondu souvent avec *dispērgō*. M. L. 2570 a.

prōdō : livrer, trahir = προβέλουμι.

praeđius : « [particulièrement] doué de ». Se rattache évidemment à *dūtus*.

reddō : rendre = ἔποδιθημι. Panroman, sauf roumain ; la plupart des formes romanes remontent à **rendere*, forme faite analogiquement sur *prendere*. M. L. 7141.

subdō : mettre sous (= δυντίθημι), d'où « soumettre » (= θυτόσσοι), « substitue » (cf. *succēdere*), « subornar ».

trādō : livrer, transmettre, trahir. Correspond à la fois à διαδίδωμι et à προβέλουμι. M. L. 8828-8830.

Tous ces verbes peuvent avoir des noms d'agents en -tor, des abstraits en -tiō et des adjectifs dérivés en -iūs, -icius, etc.

La racine indo-européenne *dō-, *dō- « donner » fournit un aoriste radical athématisque : véd. *ādāt* « il a donné », moyen *adīta* ; gr. ἔδωκα, ἔδωμεν, ἔδοτο ; ill. *doto* ; arm. et « il a donné », *tur* « donne » (de *dō-), à côté de *tam* « je donne », où *ta-* repose sur *dō-. Une forme à redoublement, skr. *dādāmi* « je donne », gr. δίδωμι, fournissait un présent qu'a conservé l'osco-ombrien, v. les formes citées plus haut, et *vest. didet* « dat », pél. *dida* « dat » (cf. aussi v. lit. *dīsi*) « il donne », v. sl. *dastū* « il donnera », 3^e pluri. *dadetū* « ils donneront ». En indo-européen occidental, le thème radical simple fournit un présent d'aspect déterminé que le latin a conservé dans dō, *damus*. — Cette racine a disparu en celtique (où se trouve, en revanche, le correspondant de skr. rā- « donner ») et en germanique. Le perfectum *dēdi* est à rapprocher du parfait skr. *dādē*, gr. δέδοται ; il se retrouve dans osq. *dēded*, ombr. *dēde* « dedit ». Sur hitt. *dā-* « prendre », v. Benveniste, *Don et échange dans le vocabulaire indo-européen*, Ann. Sociol. 1951, 8 sqq.

La racine *dhē-, *dhā- « poser » fournit de même aux langues orientales un aoriste : véd. *dādhāt*, moyen

adhīta ; gr. έθηκα, έθεμεν, έθετο ; arm. *ed* « il a posé », *dir* « pose » (de *dhē-). Une forme à redoublement, skr. *dādāmi* « je pose », gr. τίθημι, lit. *dest(i)* « il pose » (d'où *dedū* « je pose »), fournissant un présent. En Occident, le thème radical simple fournit un présent d'aspect déterminé que conserve le germanique occidental : v. h. a. *tuon*, v. angl. *dōn* « faire », en face de *ga-deps* « action », v. h. a. *tāt* et de v. sl. *dělo* « œuvre ». Le latin a conservé ce présent déterminé dans les formes à préverbale ou dans les juxtaposées, en les confondant phonétiquement avec la racine précédente ; et c'est ainsi qu'on a lat. *crēdō* en face de véd. *crēdā* ; *dādhāt* « il croit » (v. *crēdō*). Le présent simple, avec le sens de « faire », a été tiré d'une forme dérivée : *v. faciō*, tout comme l'arménien a *dñem* « je pose » et le slave le duratif *dījō* « je pose ». Il est résulté de là que les formes telles que *condō*, *trādō*, etc., peuvent passer pour appartenant à la fois à *dō- « donner » et à *dhē- « poser ». Le perfectum est à redoublement : *crēdīt*, *condīt*, etc. (cf. osq. -ffed, de *fēfed, dans *prūffed* « possuit », a man a falled « faciendum cūrābit ») qui concorde avec *dēdi*, mais répond aussi à gr. τίθεται, véd. *dādhē*. Le présent est remplacé par *faciō* (v. ce mot).

Le nom-racine n'existe qu'avec élargissement -t- dans *dōs*, *dōis* ; cf. hom. δώς « don » chez Hésiode, avec le dérivé δωτην. V. Benveniste, art. cité.

Le substantif indiquant le « don » a deux formes, suivant les langues : gr. δῶπον, v. sl. *darū*, arm. *turk'* et lat. *dōnum*, osq. *dúnūm*, ombr. *dunu*, skr. *dānam*, alb. *đeve*, irl. *dán* (thème en -u).

Condūs (et *prōmus*) sont formés sur *coquus*.

Le nom d'agent *dator* a subi l'influence de *datus*, cf. gr. δοτός (de la racine *dhē-), le nom d'agent est *factor* d'après *faciō* ; il n'y a pas lieu de le rapprocher de gr. δοτηρ plutôt que de δωτηρ. — Pour expliquer les formes archaïques du subjonctif *dūam*, *dūim* (et aussi *crēdūam*, *crēdūim*, par exemple), il faut supposer que la racine *dō a admis, au moins dialectalement, un élargissement -w-. L'ombrien a *pur-douitu* « porcito » à côté de *purdūtum* « porrectum », le falsique *douia* « *duat ». On rapproche cypr. δοφού (optatif) « il peut donner ». Les formes baltes, lett. *dāvai* « donnare », lit. *dovana* et *davāna* « don », ont peut-être le même -w-. Sur un nom d'agent au second terme d'un composé, v. *sacer-dōs* (*dō- de *dhō-), en face de *sacrificium*.

doceō, -ēs, -ui, *doctum*, -ēre : causatif à vocalisme (cf. *moneō* et *mēmīnī*), faire apprendre, enseigner ; en particulier « faire répéter » une pièce, *docēre fabulam* = gr. διδάσκω. Se construit avec deux accusatifs, de la personne et de l'objet : *doceo pueros grammaticam*, d'où *doctus litteras*. Ancien, usuel. M. L. 2700 (v. fr. *daire*, prov. *dozer*) et *doctrina*, 2711 (formes rares, savantes).

Dérivés et composés : *doçilis* (-bilis) : docile ; *doçilus* ; *indocilis* ; *documen* (archaïque) et *documentum* : enseignement, leçon ; *doctus* : instruit, savant (brit. *doeth*) ; *inductus* : ignorant ; *conductus* (Plt.) : qui connaît à fond ; *doctor* : qui enseigne ; *doctrīz* (tardif) ; *doctrīna* : enseignement, science, culture scientifique ou philosophique (cf. *tōnsor*, *tōnstrīna*) ; M. L. 2711 ; irl. *doctúir*, brit. *doethur* ; *doctrinālis* (tardif) ; *doctologus* : qui parle avec science, éloquent (Enn.) ; *docticanus*, -ficus, -loquāx, -sonus (tous rares et peu

tiques) ; *edoceō* : enseigner à fond ; *perdoceō* : même sens ; *dēdoceō* : faire désapprendre à quelqu'un (cf. *dēdiscō*) ; *condoceō* (Cic., Auct. b. Afr.) ; *prodoceō* (Hor., Ep. I, 55 = προδιδάσκω) ; *doctiō*, -ās (S1 Aug.).

Pour la forme, *doceō* rappelle gr. δοκέω (aor. ἔδοξα) pour « je crois », δοκεῖ « il semble ». Il s'agit de formes dérivées, en face du présent athématisque qu'attestent hom. δέκτω « il recevait », δεκτόνος « recevant », ce qui explique ion. dor. lesb. δέκουσα, att. δέκουσαι. Le véritable a même thème dans *dāgī* (d'oir. δάγατι, δάγνοι) « il honore, il sacrifie à ». En slave, il y a un dérivé δεсti « trouver » dont le vocalisme radical e indique le caractère secondaire. — Le sens de lat. *doceō* (et de *dīcō*) est dérivé ; le grec a, de même, διδάσκω, avec une valeur factitive, qui s'explique, comme dans *discō*, par le redoublement. Il est probable que lat. *deces* est aussi apparenté. Mais on ne peut faire que des hypothèses sur la façon dont le sens a évolué dans *doceō*, d'une part, et *decet* (v. ce mot), de l'autre. — L'adjectif en -to- *doctus*, par sa différence avec le type *monitus*, ancien dans les causatifs, atteste que *doceō* s'est trouvé auprès d'un présent athématisque et confirme le rapprochement avec hom. δέκτω.

dōrāns, -antis m. : les 9/12 de l'as. D'où *dōdra*, -ae f. dans Ausone : boisson composée de neuf ingrédients (cf. le punch) ; d'où *dōdrālis*, *dōrāntis*, -āriūs.

Forme abrégée de *dēquadrāns* ; pour l'abrévement, cf. *dētāns*. Les noms des fractions de l'as sont hors des règles générales de la formation des mots latins.

doga, -ae f. : sorte de vase. Emprunt tardif (Vopisc.) au gr. δογή ou δοχή, d'où *dogāriūs* : βούτροτούς (Gloss.). V. B. W. sous *douce*. M. L. 2714-2715. Germ. *dōga, m. h. a. *düge*, etc.

dolābra : v. *dolb*, -ās.

dolb, -ēs, -ui (*dolitus sum* attesté épigraphiquement), -ūm, -ēre (formes tardives *doleunt*, *doliens*) : éprouver de la douleur, avoir mal, souffrir (physiquement et moralement). S'emploie impersonnellement : Plt., Men. 439, *mīhi dolebūt, non tibi, si quid ego stulte fecero* ; mais le plus souvent avec un sujet animé ou inanimé : Tér., Hap. 934, *ah! nescis quam doleam* ; Plt., Mer. 388, *anūs mīhi dolet* ; absolument ou avec un complément à l'accusatif (subjectif ou objectif) : *oculos dolere*, Front., Amic. 16 ; *meum casum luctunque dolerunt*, Cic., Sest. 69, 145, ou à l'ablatif, seul ou précédé de *ab*, *dē*, *ex*. Ancien, usuel. Panroman. M. L. 2721.

Formes nominales, dérivés et composés : *dolor* m. : douleur. Ancien, usuel, panroman, M. L. 2724 ; *dolōtūs* (tardif), M. L. 2725 ; et *indolōris*, -riūs, traduction tardive de διδάσκω ; *indolōria* f. ; **indolōrāre*, M. L. 4381 ; *doliūs* (cf. *pauor*, *pauidūs*, etc.), non attesté avant Cael. Aurel. ; *dolentia* f. (archaïque, Laevius), dérivé de *dolēns*, dont Cicéron a formé *indolēns* pour traduire ἄναθετο, comme *indolēns* traduit διδῆς ; *dolium*, dans le substantif plautinien *cordolium*, d'où *dolum*, CIL V 1279, rimant avec *gaudium*, cf. *lugium* ; *dolitō*, -ās : être douloureux (Caton). En bas latin, à côté de *dolor* apparaît une forme *dolus* (relâche sur le génitif pluriel *dolōrum* commun à *dolor* et à *dolus*), qui est demeurée dans les langues romanes,

à côté de *dolor* : fr. *deuil*, it. *duolo*, esp. *duelo*, etc. ; cf. B. W. s. u. ; M. L. 2727 et Thes. s. u. *dolor*, 1827, 25 sqq. De *dolus* est dérivé un adjectif **dolōsus* attesté par l'adverbe *dolōse* « dolōrōsē », CIL XII 1939. Ce *dolus* « deuil » a éliminé *dolus* « ruse », pour éviter la confusion due à l'homonymie.

Rapproché ordinairement de *dolō* ; le sens premier serait « recevoir des coups, être battu » : *caput mihi de dolebat* « la tête me bat », d'où « la tête me fait mal, j'ai mal à la tête » ; cf. *lugeō*. Étymologie incertaine.

dōliūm, -I n. : vaisseau en poterie ; jarre à huile, à vin, à grains, etc. Correspond à gr. πλόος. Ancien (Caton, Plaute). M. L. 2723.

Dérivés : *dōliāris* ; *dōliāriūs* ; *dōliolum*.

La matière dont est constitué le *dōliūm* exclut, au point de vue latin, un rapprochement avec *dolāre* ; et l'ō, du reste, fait difficulté.

Toutefois, si l'on tient compte de irl. *delb* « forme », gall. *delw*, de m. h. a. *zel* « pièce de bois cylindrique, billet », un rapprochement lointain avec le groupe auquel appartient *dolāre* n'est pas inadmissible. Il y a, du reste, un mot slave voisin du mot latin pour le sens : m. bulg. *dlī*, bulg. *dlēva* « pot de terre », le slave commun **dly* rappelant le -w- de irl. *delb*. Le sens étant technique, on ne peut s'attendre à des rapprochements exacts permettant de poser un original indo-européen.

dolō, -ās, -āul, -ātūm (*dolitus* dans Varr., d'après Non. 99, 15, d'après *politus*?), -āre : tailler, équarrir, façonnez le bois, cf. Cic., Acad. 2, 101, *non enim est e saxe sculptus aut e robore dolatus*, puis la pierre avec la dolabre. Terme technique et concret. « Comme la manière de se servir de cet instrument consistait à donner des coups répétés, on emploie aussi le même mot dans le sens de battre vigoureusement, Hor., S. 2, 5, 22 » (Rich.). Sens obscène dans Pompon. 82, *dolasti uxorem* (cl. *mōlō*, *depsō*, *battū*), repris par Apulée dans le composé *dēdolō*. Ancien, usuel. Panroman (sauf portugais). M. L. 2718.

Dérivés et composés : *dolābra* (-brum Ital.) : hache, pic, poche (cf. Rich., s. u. et *dolatus*), M. L. 2717 ; *dolābrūs* ; *dolābella* : hachette, serpette (sert aussi de cognomen, cf. *Fenestella*) ; *dolānen* (Apul.) ; *dolātūs* (tardif) ; *dolātōrium*, trad. gr. λαξευτόν, d'où *dolātōria*, -ās f., M. L. 2719 ; *dēdolō* ; *ēdolō* : dégrossir. M. L. 2828 a.

La racine a un sens technique, qui est visible dans les formations intensives du grec : δαλδάλως « travaillé avec art », δαλδάλων « je travaille avec art » et dans δελτός f. « tablette à écrire ». On a lit. *dalis* « part » (d'où *dālītī* « partager » et v. r. *dolt* (même sens), v. pruss. *dellieis* « partage » et *dellyks* « morceau ». En celtique, il y a une forme à -o- : irl. *foddām* « je sépare », à côté de *delb* « forme, figure ». Skr. *dālatī* « il crève, il éclate », *dālam* « morceau, part ». Le sens technique apparaît dans les formes à élargissement -gh- de irl. *dūigim* « je fends », v. sl. *telgia* « couper, tailler », lit. *dāgīs* « faux ». V. *dōtūm*?

dolō, -ānis m. : 1^o épieu, canne à épée ; 2^o petit húner, voile de misaine. Emprunt au gr. δόλων. Depuis Varron.

dolor : v. *doleō*.

dolsa, -ae f. : gousse : *aliū* (de *ālium* « ail ») *dolsas nouem*, *Ioue barba dolsas similes*, Misc. Tir., p. 65, 17. Mot de très basse époque ; non latin. M. L. 2726.

dolua, -ae f. : chenille = *eruca* (Eucher.). M. L. 2729. Gaulois ? Cf. fr. *douve*.

dolus, -i m. (*dolum* n. depuis l'Itala) : ruse, tromperie. — On a soutenu que le mot n'avait pas, au moins à l'origine, un sens péjoratif net. Aquilus, ami et collègue de Ciceron, définissait le dol « *cum esset aliud simulatum, aliud actum* » et l'abrégué de Festus, P. F. 60, 29, note : *doli uocabulum nunc tantum in malis uitur, apud antiquos autem in bonis rebus utebantur. Vnde adhuc dicimus sine dolo malo, nimis quia solebat dici et bonus*. Toutefois, il n'y a pas d'exemple de *bonus dolus* et l'adjonction de *malus à dolus* peut provenir du même souci de précision qui fait écrire *quod sine male peccata fuat* dans la Lex de XX Quaest. CIL I² 587, 5, ou *mala fraus*, Plt., Tru. 298. Labéon (Dig. 4, 3, 1, 2) a défini le dol « *omnem calliditatem, fallaciam, machinationem, ad circumueniendum, fallendum, decipiendum alterum* », et la langue commune n'emploie *dolus* qu'avec une nuance de blâme. Ancien, usuel. Non roman ; fr. *dol* est un mot savant ; v. *doleō*. Comme, en latin vulgaire, on disait *dolus* au lieu de *dolor* (v. plus haut), d'aucuns, par réaction, s'imaginaient que, pour parler correctement, il fallait dire *dolor* dans le sens de *dolus*. De là vient, dans la version latine du Psalme 23, verset 1, le texte grec des Septante *xal oīx dōmōtē ērl dōla* est rendu par *nec iurauit in dolore* (Psalt. Veron.).

Dérivés et composés : *dolus* (rare et poétique = *δόλεις*) ; *subdolus*, *sēdūlō*, ancien juxtaposé formé de *sē dōlō* (CIL I 200, 40) « sans tromperie », d'où « avec zèle », dont a été tiré ensuite l'adjectif *sēdulus*, v. Plt., Ba. 477, « empressé, zélé » (= *ἀδολος*), d'où *sēdulitās*. Il n'y a pas de verbe dérivé « être rusé, trompeur », qui se serait confondu soit avec *dolare*, soit avec *dolere*.

Osq. *dolom* « *dolum* », *dolud* « *dolō* », comme en latin, avec l'adjectif *mallo-* « *malus* » (cf. le gr. δόλως πονηρός, si ce n'est pas un calque du latin). — On rapproche souvent v. isl. *tal* « compte, discours » et *tal* « ruse, tromperie », qui sont des mots germaniques communs. Mais on peut se demander si le mot *dolus* n'est pas emprunté au gr. δόλος « piège, ruse », et s'il n'a pas pénétré à Rome par un intermédiaire suditalique ; *dolus* serait fait sur δόλεις. Le grec n'a pas non plus de verbe dérivé. *Māc(h)ina, poena* sont aussi empruntés.

domesticus, domicilium, dominus : v. *domus*.

domē, -ās, -uī, -itum, -āre (et *domāui*, *domātum*, formes analogiques) : apprivoiser, dompter (sens propre et figuré). Ancien et usuel.

Dérivés et composés : *domitō*, -ās : même sens (premier exemple dans Vg.) ; *domitor* (*domitōr*), *domitrix* ; *domitom*, -ūs m. (Cic.) ; *domitūra* (Colum., Plin.) ; *indomitus* (cf. δόμητος en face de δόμητος) ; *domibilis*, *domefactus*, tous deux de l'époque impériale et de la langue poétique ; *domōn*, -ās (surtout poétique et prose impériale) ; *ēdomitō* (Ven. Fort.), cf. *ēdominō* (Arn.). Les langues romanes se partagent entre *domare* et

domitare ; l'ital. *domare*, l'esp. et le port. *domar* remontent au premier, le fr. *dompter* et le prov. *dondar* au second. M. L. 2731, 2742 ; cf. aussi 2744, *domitus*, **domo-*, **dmā-*. L'ā de *domare* est l'ā de la racine alternant avec a conservé dans *domitus*, *domiū* et dans *domitor*. Il y a trace d'un présent radical dans les formes homériques δαμάω, δαμόσων, ce qui a entraîné un aoriste hom. (ē-δαμάσσω, δαμίσσω) et par suite un présent δαμάω, et dans des formes irlandaises dérivées, à sens transformé, *ni daim* il ne souffre pas, *ad dain* « il admet, il avoue », etc. Le hittite ḫa-damāzi « il fait violence à », *tameššuwan* « nous avons vaincu ». Et il y a, d'autre part, un présent à nasale, dor. δάμνω, ion. att. δάμνη, irl. *damain* « je dompte ». L'ō de lat. *domare* est sans doute celui d'une forme à vocalisme plein de présent, **domo-*, soutenu par celui d'un causatif, cf. got. *ga-tamjan*, v. h. a. *zamian* « apprivoiser ». A en juger par les formes telles que *gr̄bhāyāti*, *mathayāti*, l'ā de véd. *damāyatī* est issu de **dmā-*. Le v. h. a. *zamian* « apprivoiser », à côté de l'adjectif *zam*, v. isl. *tam* « apprivoisé », est pareil au présent *domare*, mais n'a pas pour cela de rapport direct avec le verbe latin qui comme on le voit par *domiū*, *domitus*, est issu d'un présent radical avec extension de ā de -*dmā-*, **dmā-*, et qui ne saurait passer pour un verbe dérivé. Le latin n'a pas conservé trace du type **dmā-*, du gr. δέδμαται, διάτος, ion.-att. δέδμηται, διάτος ; il n'a plus que *dmā-* conservé aussi dans skr. *dāntā* « dompté », etc. Il a généralisé le vocalisme o dans toute la conjugaison, d'oil *domitus* et *domitor*, en face de skr. *damīā* « celui qui dompte ». Comme le grec a affecté le vocalisme e à δέμω « je construis », il n'a pas trace du vocalisme e dont la racine signifiant « dompter » n'a, d'ailleurs, aucun sens net ; car le sens rend douteux le rapprochement de got. *ga-timnan* « convenir », *ga-temiba* « de manière qui convient ».

Sur *domō* et *domus*, voir l'important article de M. Benveniste, *Homonymies radicales en indo-européen*, BSL LI, 1955, p. 14 sqq. Il démontre présumptivement que les deux mots n'ont, à l'origine, rien de commun et que *domus*, de son côté, doit être séparé de la racine **dem*[*o*] « bâtier ».

domus, -i et **domus**, -īs f. : maison ; de là *domi*, locatif, chez soi, à la maison », par opposition à *peregrin*, *foris* et à *militiae*. Comme le grec ὀχοκός, *domus* désigne la maison en tant que symbole de la famille : *domus u nostra tota salutat*, Cic., Att. 4, 12, et aussi « l'école, la secte ». Le genre est féminin et remarquable en face du gr. ἡ δόμος, skr. *dāmāh* m. Pour le sens, voir l'observation faite sous *forēs*.

Les deux flexions de *domus* semblent correspondre à d'anciennes différences de thèmes, l'un en -u- : v. sl. *domū* (gén. *domu*) ; du reste en partie ambigu entre thème en -o- et en -u- comme le mot latin), skr. dérivé *dāmānah*, l'autre en -o- : gr. δόμος, skr. *dāma-h*, tous deux masculins (cf. v. irl. *dōim* « dans la maison »). Mais le thème en -o- semble le plus ancien et le seul attesté tout d'abord ; cf. J. B. Hofmann, IF 49, 109 sqq., et Ernout, *Philologica I*, p. 105 sqq. La déclinaison en -u- a tendu à prévaloir sur celle en -o-, parce que les féminins sont plus nombreux dans la 4^e déclinaison : c'est

ainsi que le génitif en -i, fréquent à l'époque archaïque, est remplacé à l'époque classique par -us ; le datif singulier est le plus souvent en -ū (sur lequel à un moment donné s'est refait un génitif en -uis) ; le datif-atlatis pluriel est toujours en -ibus, le nominatif pluriel en -ūs. Par contre, l'ablatif singulier est le plus souvent en -ō, l'accusatif pluriel, en -ōs. Les cas marquant le lieu se rattachent au thème en -o- : *domi*, *domō*. Ancien, usuel. — Supplanté dans les langues romanes par *casa* et *mānsio* (et partiellement *hospitale*, *familia*), n'a survécu en italien que dans une acceptation spéciale : d. *ecclesiæ*, *duomo* « cathédrale » (la forme française remontant sans doute à gr. δόμα, cf. M. L. 2730 ; B. W. s. u.), M. L. 2745. Emprunté en m. irl. *dom*, *dom-*.

Dérivés et composés : *domesticus* : domestique, familial ; d'où « privé, national ». Non attesté avant la Rhét. à Hér. et Cic. M. L. 2732. Même suffixe que dans *rūsticus*, *uitāticus*, *siliūticus*, etc. Le -e ne peut s'expliquer directement, car le groupe de *domus* n'offre pas de thème en *-es- (sur gr. δέμα, v. ci-dessous ; le sens est très loin). Ceci a amené à supposer que *dom-es-ticus* aurait été fait par opposition à *row-es-tikos* (v. sous *rūs*) ; mais cette forme elle-même est hypothétique. Pour le e de *domesticus*, cf. *sequester* en face de *secus*, *intestinus* en face de *intus* et, en général, *caelestis*, *agrestis* et *caelestius*, *agrestius*, *clandestinus*. Autre explication dans Benveniste, *Origines de la formation des noms en indo-européen*, p. 67. De la *domesticatus*, -ūs (tardif) (d'après *magistratus*) ; *domesticis* (Irén.) = *obxētōn*; *domuscula* et *domuncula* f. (époque impériale); *domicilium* : *domicile* (déjà dans Plaute). Plus abstrait que *domus* ; aussi, souvent employé figurément. Appartient à la langue du droit : Cic., Arch. 4, 9, an *domicilium Romae non habuit?* Étymologie du second terme incertaine ; peut-être faut-il partir de **domicola*, dont serait dérivé *domicilium*, ce qui trancherait la difficulté relative à la gutturale ; *domicēnum* (Mart.) ; *domi-pora* (ap. Cic., Diu. 2, 133) ; *domi-seda* ; *Domidūcus*, -a ; *domicīrius*, etc. ; *domitius* (deus) ap. Aug. Ciui. D. 6, 9, et *Domitānus*; *dom(m)ičio* (Pac.) ; *domišio* (Varr., Pétr.), de **dom(i)usiō*.

dominus m., *domina* f. (*dominus*, Lex Agr. ; *domna*, 1^{er} siècle après J.-C.) : maître, maîtresse de maison. Le rapport avec *domus* était senti des Latins ; cf. les vers cités par Cic., Off. 1, 39, 139, o *domus antiqua, heu quam dispari/dominare domino*. S'oppose à *seruus* (comme *erus*), *ulicūs*, *ancilla*, *familia*. Désigne par extension toute espèce de maître : maître de maison en tant qu'hôte recevant des amis, d'où *dominium* au sens de « repas, festin » ; maître des jeux ; maître du peuple, tyran, despote (cf. le sens de gr. δεσπότης qui a pu influer sur l'évolution du sens de *dominus*) : Cic., Rep. 2, 26, *uidesne uī de rege* (scil. Tarquinio) *dominus extiterit? Hic est enim dominus populi quem Graeci tyrrannum vocant*; de là *dominat*, -āris (*dominā*, **addomino*, M. L. 155) ; *dominatio*, -tor, -triz, -tus. Dans la langue de l'Église, *dominus* traduit le gr. κύριος « le Seigneur ». Usité de tout temps. Pan-roman ; les formes romaines remontent à *domus*, *domina*, cf. les composés tardifs *domnaedius*, *dominifunda*, *praedīa* (inscriptions). M. L. 2741, 2733 ; *dominium* : 1^{er} droit de propriété (terme juridique) ;

2^o repas, festin (cf. plus haut). M. L. 2740 : *dominicūs* : du maître, du seigneur, d'où *diēs Dominicā* (ou *dominicus* ; B. W. sous *dimanche*) « le jour du Seigneur » = κυριακή ημέρα. M. L. 2738 ; irl. *domnach* ; *dominicida* = κυριοκτόνος « meurtrier du Seigneur » ; dérivés *dominicārius*, -ālis. — *dominiculus* (Dig.). Cf. encore M. L. 2734, *dominedeu* ; 2735, **dominiāre* ; 2736, **dominiārum* ; 2737, **dominellus*, -a. V. B. W. sous *demoiselle*.

Voir aussi *condoma*, *conduma*, peut-être composé tardif d'après *ovoxula*. M. L. 2124 ; *condominium*, 2124 a.

Les thèmes **domo-* et **dome-* sont dérivés d'un mot-racine **dem-* qui subsiste dans des formes isolées, notamment le génitif **dem-s* : véd. *dām-* patītih et *pātīr dān* « maître de la maison », gāth. *dāng patiś* (même sens) et, en grec, δεσπότης, δεσπότα, δεσπότω, qui supposent un ancien **dem-pot-* (dems-pod-). L'Avesta a aussi un locatif *dām*, le grec un nominatif-accusatif neutre δῶ (δῶμα) doit être une adaptation du doublet **δōm* ; cf. arm. *tun*), et, au premier terme d'un composé, δᾶ-pēdōn, littéralement « sol de la maison ». En arménien, le même thème apparaît dans *tun* (de **dām*) « maison », gén. *tan* ; et il y a une trace indirecte de **domo-* combiné avec *tun*, *tan* dans *tanu-tēr* « maître de maison ». M. Benveniste a signalé, dans l'article cité sous *domo*, p. 20, que *domus* est « un terme institutionnel » et que « c'est même peut-être ce caractère qui a influencé la suffixation de lat. *domus* : à côté de *domo-* (lat. *domō*, *domī*, *dominus*), le thème **domo-* de lat. *domus*, v. sl. *domū*, véd. *dāmū-nas* est conforme à un type en *-u- de dénominations de parenté et de société : lat. *tribus*, av. *zantu*, *dahyu*, skr. *bandhu* ». — On ne sait par quelle action le lituanien a remplacé **domo-* par *nāmas* (généralement au pluriel : *nāmā* « maison ») ; l'ancien locatif *nāmē* « à la maison » joue le même rôle que lat. *domi*.

Tandis que, en indo-européen oriental, le « maître de maison » est indiqué par un juxtaposé dont le second terme est *pot-* (comme dans lit. *vēt-patī* « maître de tribu » et dans véd. *vīcpatih* « chef de vīc- » [cf. *vīcūs*], *jāspatih* « chef de gēns »), le latin se sert d'un dérivé du thème *domo-* ; ce dérivé est formé comme *tribūnus* de *tribus* (qui montre qu'il ne faut pas partir de *domu-*) et comme, en gotique, *piūdans* « roi », littéralement « chef de *piūda* », *kindins* « γηγεών », littéralement « chef de *kind* », c'est-à-dire de *gēns*.

On est tenté de rapprocher *domus*, etc., de la racine de gr. δέμω « je construis », ὀχο-δόμος « architecte » ; mais le parfait δέδμηται et le substantif δέμας « corps » montrent que cette racine est dissyllabique et, par suite, ne concorde pas avec le thème **dem-* « maison ». Le groupe de got. *timrjan* « ὀχοδομεῖται », *timrja* « τέξτων », v. isl. *timbr* « bois de charpente » n'enseigne rien. A cette racine **dem-*, **dmā-*, se rattache le nom iranien de la « maison » ; gāth. *domāna-*, d'où av. réc. *nmāna*, pers. *mān*. Mais le nom indo-européen **dem-* de la « maison » semble isolé, comme le nom **weik* du « clan » !

dōnec (*dōnicum*, archaïque ; *dōnique*, Lucr. 2, 1116 ; *dōneque*, Itala) : « jusqu'au moment où », puis « tant que, aussi longtemps que » (sens secondaire attesté depuis Lucrèce en poésie, et depuis Tite-Live dans la prose), « tout le temps que, jusqu'à ce que ». Synonyme de *dum* et, comme lui, a dû s'employer à l'origine sans valeur

subordonnante ; cf. Lex XII Tab. 6, 8, ap. Fest. 474, 16, *quandoque sarp̄ta, donec dempta erunt*. Ancien, mais évité par la langue classique (ignoré de Cés., Sall., Rhét. à Hér. ; Cicéron n'en a que cinq exemples dans ses premiers discours, et un, de Fin. 4, 6) ; et rare après le 1er siècle de l'Empire.

Renferme, comme *dēnīque*, une particule locative, *dō*, suivie de la particule *-ne-* et, ici, de *cum* ou de *que* (-c, cf. *negue* : *ne*), suivant les cas. L'analyse ressort de la forme parallèle ombr. *ar-ni-po* « *dōnēc* », dont le premier élément est *ar-* « *ad* » (cf. *quoad*, osq. *ad-pūd*), le second *ni* parallèle à *lat. ne*, le troisième *-po*, répondant à *lat. cum* (*quom*).

La particule *dō* est ancienne ; une forme *dō*, au sens de « vers, jusqu'à », est attestée par v. h. a. *za* et *xuo*, v. angl. *to*, v. sl. *do* (préposition avec le génitif, ancien ablatif) et *da* « jusqu'à », particule de coordination et de subordination, lit. *da* (particule indiquant l'achèvement), lett. *da* « jusqu'à » (avec génitif ou datif) ; irl. *do* est la forme de *to* avant l'accent ; cf. peut-être *idōneus*. Cette particule a aussi une forme **de* : gr. *ολύδε* (att. *ολύσθε*, *ολύς* δέ, *φύγαδε*, etc. Le *-da* attesté est ambigu. V. *dē*. Pour *-ni*, v. *dēnīque* et *-ne*.

On rapproche parfois le second terme de *quando*, dont l'analyse n'est pas faite de manière évidente.

dōnum : v. *dō*.

dormiō, -is, -iul, -itum, -ire : dormir (sens propre et figuré ; d. *cum* = *cubāre cum*). Ancien, usuel. Panroman. M. L. 2751. Pas de substantif ; le nom correspondant à *dormiō* est *somnus*.

Dérivés et composés : *dormitor*, -iō (rare), -tōrius (Plin.), d'où *dormitorium*, M. L. 2753 ; *dormitō*, -ās, M. L. 2752 ; *dormitātor* : mot plautinien, Tri. 862, 984, sans doute : rôleur de nuit (i.e. « dormeur de jour ») correspondant à ἡμερόκοτος ἄνηρ d'Hésiode, Op. 603 ; **dormiculāre*, M. L. 2750 ; *dormiscō* (tardif, peut-être tiré des composés *ad-*, *ob-*) ; *addormiō* (tardif), M. L. 157 ; *addormiscō*, M. L. 158 ; *indormiō* ; *obdormiō*, *obdormiscō* ; *ēdormiō*, *ēdormiscō* : dormir à discréption ; évacuer en dormant ; *dormificō* (tardif). Cf. aussi M. L. 4382, **indormentiāre* ; 4382 a, **indormiētre*.

Dormiō est un présent dérivé de la forme élargie, athématique **drēm-*, qui survit, d'autre part, dans v. sl. *drēmijō* « je sommeille ». La racine se trouve ailleurs, mais toujours sous des formes élargies : gr. ἔδραθον, ἔδραθων, d'où ἔδραθων, et, d'autre part, véd. *drāti* « il dort » et skr. class. *drāyate* (même sens), véd. *nīdrā* « sommeil », de **drē*. Voir les observations faites sous *premō* et sous *somnus*. Pour exprimer la notion de « dormir », à l'aspect indéterminé, on a recouru à la racine **der-* avec le suffixe de présent *-em-, qui indique l'aspect « indéterminé ». Ce procédé se retrouve aussi, avec le suffixe *-ye- du présent, dans v. sl. *drēmijō* « je dors ». Au contraire, le grec a recouru à la même racine pour indiquer l'idée de « s'endormir », en utilisant un autre suffixe, qui fournit l'aspect indéterminé : ἔδραθον. Tandis que les préverbes ne jouent guère de rôle avec *dormiō*, le grec a ordinairement un présent *χατάδραθένω*. — La racine indo-européenne **swept-* survit dans *somnus* et *sōpiō* (v. ces mots).

dorsum, -i n. (*dorsus* m. Plt., *dossus*, *Dos(s)u*), *dossennus* « le bossu, le gros dos », polichinelle, personnage des Atellanes (la finale -en-nus semble étruque, cf. *leuenna*, *sociennus*) ; *dossuārius* « bête de somme, bâti » : dos (horizontal), échine ; *dorsum dictum quid pars ea corporis deuexa sit deorum*, P. F. 60, 18 ; étymologie sans doute populaire, mais on n'en connaît pas de meilleure. Mot populaire, employé par les esclaves dans Plaute (en face de *tergus*, qui s'oppose à *pectus*). S'applique, comme le gr. νῶτος (νῶτον), à tout objet affectant la forme d'un dos horizontal et présentant une surface légèrement convexe : *dorsum uiae*, *dorsum amoris* (Vg.). Ancien (Plt., cinq exemples, contre quarante de *tergum*), usuel. Panroman. M. L. 2755 ; B. W. dos.

Dérivés et composés : *dorsuālis* (*dorsalis*, *dorsānus* tardifs) : dorsal (tardif). Comme *dossuārius*, sans doute fait d'après les dérivés tirés de thèmes en -u, type *ossuārium* ; *Dos(s)uō*, CIL I⁸ 270 ; *dossuōsus* (Sol.) *exdorsuō*, -ās : fendre le dos d'un poisson ; écrinier, échiner (Plt.). Cf. aussi M. L. 7146-7147, **rēdōssius*, 2126, **condorsum*.

dōs, *dōtis* : v. *dō*.

dōsinus, -a, -um : gris cendré. Épithète de la robe des chevaux, attestée en bas latin (Isid., Gloss.), d'origine germanique. M. L. 2755 a.

draed, -ōnis m. : 1^o dragon ; 2^o serpent (poétique) 3^o arbre (époque impériale). Emprunt latinisé au gr. δράκων, -ovros qui existe également en transcription ; gén. *dracontis*, acc. *dracontem*. M. L. 2759 ; passé en germanique : v. h. a. *trahō* « Drache », de *drac* (App. Probi), etc., et celtique : irl. *drac*, britt. *draig*.

Dérivés : *dracunculus* : 1^o petit dragon, 2^o poisson venimeux, 3^o couleuvre (?) ; *dracōnārius* : porte-drapeau, standard (Vég.) ; *dracontārium* : collier en forme de serpent ; *dracōnigena* (poétique), etc. Cf. M. L. 2760. V. fr. *draonch* « abcès, tumeur ».

dracōma = τράχωμα (Orib.).

dracuma, -ae f. : drachme. Emprunt oral, ancien au gr. δραχμή, usité dans la langue des comiques ; pour l'épenthèse de *u*, cf. *Alcumena*.

Dérivé : *drac(h)umissō*, -ās (Plt.). — Dérivé tardif et savant : *drachmālis* (Cass. Fel.) et *drachmēus*. Passé en gothique : *drakna* (savant).

drappus, -i m. : chiffon. Mot bas latin (Orib., Vie de St Césaire, Not. Tir.), peut-être gaulois ; cf. les noms propres *Drappo*, *Drappus*, *Drappes*, *Draponus*. M. L. 2765 ; B. W. *drap*.

draueus, -i m. : pédéraste (Marzial). Glosé κατανυκή. Il y a un nom propre *Draucus*, -a ; celtique ?

dranoca : « personacia, lappa » (Gloss.). Sans doute gaulois. Mais bret. *drach*, gall. *dræw* semblent provenir du latin.

drēnsō, -ās, -āre : crier (en parlant du cygne) ; *drāsiō*, -ās (Gloss.). Mot imitatif, attesté seulement depuis Suétone. Peut-être emprunté au gaulois ?

drindriō, -ire (et *d(r)indriō*, -ās) : belotter (cri de la belette). Mot imitatif (Suét.). Cf. *didintriō*, *muntiō*.

dromeda, -ae et *dromedārius*, -i m. : dromadaire (tardif ; Vop., Vulg.). Adjectif dérivé du gr. δρόμας que la langue littéraire transcrit par *dromas*, -ādis (T.-L., Q. Curt.), qui s'applique à l'animal (*d. camelus*) et aux chef d'armée, etc. Ancien, usuel, classique. M. L. 2810. *Dūcō* (dont l'ancienne diphongue est attestée par des graphies comme *abdouci* (CIL I⁸ 6, épitaphe de L. Cornélius Scipion) veut dire « tirer à soi, conduire, mener » ; il est en parallèle avec *sequor*, e.g. Plt., Ba. 406, *quo sequar? quo nunc ducis me?* Comme *agō* « pousser », auquel il s'oppose, c'est un ancien terme de la langue pastorale ; le *dux* marche en tête du troupeau ; *dūcō*, -ās (usité seulement en composition) est le duratif de *dūcō*, -is ; cf. *ēdūcō*, -ās « éléver » (un enfant) et *ēducō*, -is « faire sortir ». *Dūcō* s'est employé au figuré dans de nombreuses acceptations pour désigner tout ce qui se rapporte à l'idée de « conduire, tirer sans discontinuité » : *dūcere aquam* amener de l'eau, d'où *aqua ductus*, etc., *dūcīculus* « robinet », mot de très basse époque, demeuré dans les langues romanes : fr. *doizil*, *dousil*, M. L. 2786 ; d. *lineam filum*, *tēlum* ; d. *mūrum* « allonger (d'où construire) un mur » ; d'où métaphoriquement d. *carmen* (à côté de *dēducere*), d. *bellum* « faire traîner la guerre » ; d. *spīritūm* ; d. *saīnōs* ; d. *pōcula* ; d. *aetātem* (cf. *agere*), *dīs*, *noctem* ; d. *rationēs* allonger ses comptes ; d'où absolument *dūcere* « compter, estimer », construit comme *aestimāre* : *magni*, *parū dūcere* et devenu, comme lui, synonyme de *putār* « penser, tenir pour », *aliquem uirum dūcere*. Enfin, de *dūcere uxōrem domum* « emmener l'épouse chez soi, se marier (en parlant d'un homme) », on tire par abréviation *dūcere* dans le même sens. En ce sens, *dūcō* a remplacé l'ancien **wedh-* « conduire » et, en particulier, « emmener la fiancée », qui a survécu en italo-celtique et qui est encore attesté en celtique : gall. *dy-wedhio* « épouser ». Dans la langue familiale, *dūcere* prend le sens de « tromper », comme les composés *indūcere*, *sēdūcere*, *circum-dūcere* (cf. le fr. familier « mener », « faire marcher »). Synonyme aussi de *condūcere* « engager, louer ». Usité de tout temps. Panroman (sauf portugais). M. L. 2785.

Dux figure comme second terme de composé dans *reduz* (et *redduz*, cf. *reddūcō*) « qui revient, de retour » ; *trādūx*, -ūcis m. : sarment de vigne qu'on fait passer d'un arbre à l'autre. M. L. 8833 et 8832, **trādūcūlus*.

A l'époque impériale, *dux* s'est spécialisé pour désigner à la fois une magistrature militaire et un titre de noblesse. C'est à ce sens que se rattache les dérivés tardifs *dūcālis*, *dūcātor*, -trix et *dūcō*, -ās (sans rapport avec *duco* de *ēducō* ; v. ce mot) ; *ducātus*, -ās = ἡγεμονία (Suét.). Panroman, sauf roumain. M. L. 2783 ; *dūcānus*.

Dérivés en *duct-* :

ductus, -ūs (ū) m., *ductiō* : fait de mener, de conduire, d'amener (*aqua ductus*), M. L. 571. Il est à noter que Cicéron dit *ducus aquarum* là où Vitruve dira *ductio aquarum* (cf. l'opposition entre ital. *doccione*, M. L. 2788 a, B. W. *douche*, et v. fr. *duō* de *ductus*, M. L. 2789). *Ductiō* est rare et apparaît seulement à l'époque impériale dans des écrits techniques (Vitrue, Celse, Diogene). *Ductus* est, au contraire, ancien et usuel ; cf. *ductū auspiciōque* ; de même les composés *conductiō*, *circumductiō*, *dēductiō*, etc. (Cicéron, Plaute). Sur cette opposition, cf. Meillet, BSL 25, 138 ; *ductum*, M. L. 2789.

ductor : guide, chef. Mot de style noble, traduit dans la poésie épique le gr. ἵησον; *ductilis* (langue impériale) : qu'on peut conduire ou tirer; malléable. M. L. 2788 ; *ductum*, adverbe ; *ductarius* : qui sert à tirer (Vitrue) ; *subductarius* (Caton).

Fréquentatif : *ductiō*, -ās (archaïque et postclassique), même sens que *dūcō*, et aussi « séduire, tromper ». M. L. 2787. De là *ductiō*, -ās (Plaute).

Composés de *dūcō*, -is : *abducō* = got. *af-tiuhan* et, pour le sens, gr. ἀνάγω « emmener, éloigner, faire sortir » et « dériver, détourner » ; quelquefois avec idée de violence ou de séduction. Don., Ad. 259, *ducimus uolentes, abducimus iniuidos* ; Sén., Ben. I 9, 4, *nem uxorum duxit nisi qui abduxit* ; *abductō* (langue de l'Église, iv^e siècle) ; *adducō* = got. *at-tiuhan* : tirer à soi, amener. M. L. 160 ; *conducō*, transitif et absolu : a) transitif 1^e conduire, mener ensemble, réunir, contracter (*συνάγειν*) ; b) engager, louer (*μαθεῖν* ; cf. *locare sous locus*). Se dit d'abord des hommes : c) *operariōs, coquōs* ; joint à *cōgēre* par Cic., Tull. 27, *si qua familia... et homines aut seruos aut liberos coegisset aut conduxisset*. Appliqué ensuite aux choses : c) *dormū, aedēs, etc.* De là *conductus*, -ī, *conductum*, -ī n. ; b) absolu, 3^e personne singulier et pluriel « se rencontrer avec, convenir à » (= *congruit, conuenit*). Plt., Ba. 56, *hūc aetati non conducti... latebrosus locus*. Cf. le sens de *duire* en vieux français. Panroman, sauf roumain ; mais le sens montre que, comme dans le cas de **com-mandare* remplaçant *commendare*, le mot roman ne continue pas le mot latin ancien et résulte d'une combinaison de *cum-* et de *dūcō* à basse époque. Cf. M. L. 2127 et 2128, *conductum*. Dérivé : *conductibilis* (Plt., Tri. 55) = *uitibūs, uitilis*. Le dérivé *conductiō* reflète les sens multiples du verbe. Il signifie : 1^e location, louage ; 2^e traduit dans la langue de la rhétorique, *συναρθρώσεις* ; 3^e dans la langue médicale, *στασιός* « contraction ». Autres dérivés : *conductor* « locataire », *conducticius*, *conductela*.

dēducō : emmener ; tirer de haut en bas (les fils), d'où « filer » et, par suite, « composer » (un poème) ; « retirer, réduire ; faire descendre, baisser » ; d. *uōcēn*, d'où *dēducta uōx*. Dérivé : *dēductiō* : action d'emmener ; diminution, déduction.

dīducō : emmener de côté et d'autre ; séparer, diviser, disperser.

ēducō : mener au dehors, faire sortir, éléver (cf. *ēducō* et *ēditō*) ; quelquefois pris dans le sens de *éducāre*.

inducō : 1^e mener, conduire dans. De là *animū* ou *in animū inducō* « se mettre dans l'esprit » (avec l'accusatif ou une proposition infinitive), *animū inducēre ad* « amener son esprit à » ; 2^e en langue de théâtre : introduire un personnage sur la scène ; par suite, « représenter » ; 3^e mettre sur, couvrir, enduire : i. *postē pice, i. coria super laterēs, i. uariā plūmās* (Hor., A. P. 2) ; souvent confondu dans cet emploi avec *induere* ; 4^e tirer une ligne et « biffer » ; 5^e tromper, mettre dedans (cf. *circumducō* et *inconciliō*). M. L. 4383. Outre les sens du verbe, le dérivé *inductiō* a servi à traduire des expressions techniques du grec : ἐπαχωγή, induction logique ; *personarū facta inductiō* = *προσωποποία* ; *errōris inductiō* = *ἀπολάνθηση*. Pour *indūtilis*, v. M. L. 4384.

intrōducō ; *obducō* (sens spécial : couvrir ; cf. *operiō*, *officiō*) ; *perducō*, M. L. 6405 a ; *prōducō* : produire, prolonger ; *prōducō* ; *reducō* (*redd*, e. g. Lucr. I 228) :

ramener, réduire, M. L. 7149 ; *sēducō* ; *subducō*, M. L. 8355 ; *tradūcō* : mener au dela ; faire passer ; donner en spectacle ; traduire. M. L. 8831.

dūcō a un correspondant exact dans le verbe germanique signifiant « tirer », représenté par got. *tiuhan* « *þeyi* » ; il y en a une forme expressive dans v. h. a. *zuckan* « tire vite » et peut-être dans l'intensif gr. *δαιδύσσεσθαι* θάυεσθαι, Hes. ; gall. *dygaf* « je traîne, repose sur » *duko ; v. J. Loth, Rev. celt., 20, 79. La verbe a eu sans doute quelque chose de populaire (mais non en latin, cf. *duz*) ; l'albanais a *nduk* « j'arrache (les cheveux) ». Des deux racines *wedh- et *deuk- signifiant « conduire », le céltique a gardé surtout la première et le latin la seconde. — M. H. Pedersen, *Vergl. Gr. d. kelt. Spr.*, II, p. 475, envisage la possibilité que *deuk soit un juxtaposé d'un préverbe *d- et de *euk- ; cf. ac in fine.

L'emploi du nom racine *dux* simple avec valeur de nom d'agent est exceptionnel (cf. *cleps* et *réx*). Le germanique n'a, comme on l'attend, qu'un type composé. v. angl. *heri-togo*, v. h. a. *heri-zogo* « chef d'armée ».

dūdum adv. : autrefois, depuis un certain temps ; spécialisé ensuite dans le sens de « il y a longtemps, depuis longtemps ». Désigne encore dans Plaute un moment peu éloigné aussi bien qu'un passé lointain ; ainsi *ut dūdum* « aussitôt après que », Au. 705 ; le sens est équivoque dans une phrase comme Am. 683, *sic salutes atque appellas quasi non dūdum uideris* « comme si tu ne m'avais pas vu tout à l'heure » ou « comme si tu ne m'avais pas vu de longtemps ». Surtout employé dans les locutions *haud dūdum* (archaïque, *perdūdum*, Plt., Sti. 575), *iāmdūdum, quamdūdum*. Le mot a une couleur ancienne. Cicéron et Virgile l'emploient, mais non César ni Salluste. Disparaît à l'époque impériale, tandis que *iāmdūdum* continue à vivre à côté de *iāmpriudem*. Non roman. — Sur *dīdū* considéré comme résultant d'une contamination, v. ce mot.

Il semble impossible de ne pas reconnaître dans *dūdum* une forme enclitique de la particule *dum* et, quant à *dīdū*, de ne pas rapprocher *dūrāre* au sens de « durer ». Il y a, en effet, un groupe de mots indo-européens indiquant la longue durée : arm. *tew* « durée », hom. *δέψη* (ancien δέψόψη) « depuis longtemps » correspondant à arm. *erkar* « long » (en parlant du temps), de **dāvārō*, gr. δέψη (ancien δέψη) « depuis longtemps », v. sl. *dav* « depuis longtemps », *davīnū* « ancien » ; i. ir. *dū-ra* « loin, lointain » ; hitt. *tuwa* « loin », *tuwala*, de **dāwā-lo* « loin, tain » ; cf. Benveniste, BSL 33, 142.

duellum : v. *bellum*.

dui- : v. *duo* et *bi-*.

duim : v. *dō*.

duleis, -ē : doux au goût (par opposition à *amārus*: Publ. Syr. 144, *dulce etiam fugias fieri quod amārus potest*). Par extension, « doux » dans tous les sens de l'adjectif, au physique et au moral, comme gr. γλυκός, γλυκέρός, dont il est synonyme. Ancien et usuel. Panroman. M. L. 2792 ; B. W. s. u.

Dérivés : *dulcia* n. pl. (tardif) : douceurs, sucreries ; d'où *ductarius* ; *dulciola*, -ōrum (Apul.) ; *dulciculus* ; *dulcedō* ; *dulciās* (très rare ; anté- et postclassique) :

dulcītūdō (rare) ; *dulcor* m. (tardif), M. L. 2793. Ces deux derniers créés d'après *amāritūdō*, *amārōr* ; *dulcīam* (Diosc.) ; *dulcītāus* (Gloss.). De *dulcor* a été tiré *dulcōrō*, -ās (langue de l'Église) ; *dulcō*, -ās (bas latin), M. L. 2791 ; *ēdulcō* (rare) : adoucir ; *indulcō*, M. L. 4384 a ; *dulcēscō*, -is : s'adoucir.

Quelques composés poétiques en *dulc(i)-* sur le modèle des types grecs en γλυκό- ; *dulcīfer* (Enn.), *dulcīcīdūs* = γλυκόπτηρος, *dulcīcīquis*, *dulcīcīreloquūs* (Lae- vius), *dulcīrādīx* (Diosc.) = γλυκύρρηζα, *dulcīcīucus* = μελφόδης.

On est tenté d'établir un rapport avec gr. γλυκύς « doux », γλεῦχος « vin doux », en admettant que γλυκός reposerait sur **dluki-* et qu'il y aurait eu assimilation. Hypothèse non vérifiable. Pas d'autre rapprochement.

dulgo, -ere : livrer en représailles, mot de la loi Salylique, sans doute d'origine germanique ; v. Thes. s. v.

dum (*dunc*, époque impériale, d'après *tum*, *tunc*) : particule temporelle marquant la simultanéité de deux actions qui se déroulent. S'emploie :

1^e Sans valeur subordonnante (cf. Ernout-Thomas, *Synt. lat.*, p. 370). Se trouve avec ce sens dans des phrases corrélatives, cf. Quint. 9, 3, 16, *Catullus in Epithalamio* (62, 45) : *dum innupta (intacta, codd. Cat.) manet, dum cara suis est, cum prius dum significet quoad*, *sequens usque*, où il n'y a peut-être qu'une imitation du gr. έσο... έσο. L'exemple d'emploi isolé de *dum* qu'on cite dans Plt., Ru. 779, ne peut être retenu, le texte, conservé seulement par l'Ambrosien, étant lacunaire et incertain. *Dum* subsiste encore comme second terme des composés : *dū-dū* « pendant ce temps » et « de temps en temps », *nōn-dūm* « pas encore » (et *né-dūm*) *uiz-dūm*. Se joint souvent comme enclitique soit à des adverbes ou à des mots exclamitifs, soit à des impératifs : *agedūm, abidūm, circumsipedūm* (cf. le δέψη δή grec), *ehdūm, primūm dum* (= πρῶτον μὲν οὐ δὴ), *quidūm*, etc., comme particule de renforcement définie par le glossaire de Placide, *dum aduerbiūm hortantī est*, analogue au gr. δέψη, au fr. *dunc* dans « donne donc », etc. (cf. *dunc* dans les langues romanes, M. L. 2795 : la forme *dunc* est attestée épigraphiquement à basse époque, CIL III 1903, 8 ; 14406 a, CE 619, 2 ; 1305, 2 ; 1549, 10, avec le sens de « pendant que » ; elle est évidemment construite d'après *tum*, *tunc*) ; le type fr. *dunc* doit résulter d'une contamination avec *tunc* ou être issu de *dum-que*?

2^e Avec valeur subordonnante « dans le temps, tout le temps que » et, de là, « jusqu'à ce que ». Dans le premier sens, *dum* est suivi régulièrement de l'indicatif présent, quel que soit le temps de la proposition correlative, pour marquer le déroulement simultané de l'action : *dum haec geruntur, Caesari nuntiatum est*, Gaes., BG 1, 46, 1. Toutefois, cette syntaxe tend à s'oublier et *dum* peut à peu arriver à se construire comme *cum*, dont il est voisin par le sens : *dum haec in Apulia gerebantur, Samnites... urbem non teneturunt*, T-L. 10, 36, 16 (le premier exemple de cette construction est sans doute dans Cic., p. S. Rosc. Am. 91 ; v. Landgraf ad 1.) ; à basse époque, on trouve même *dum* pour *cum*, cf. Thes. V. 1, 2218, 40 ; 2229, 20. — Dans le sens de « jusqu'à ce que », *dum* est suivi de l'indicatif ou du subjonctif de

volution ou de possibilité, suivant la nuance que veut exprimer l'écrivain (cf. *priusquam*). — Enfin, *dum* s'emploie dans le sens dérivé « pourvu que » ; dans ce cas, il est souvent accompagné de *modo* : *dum modo*. Ancien, usuel ; v. E. Löfstedt, *Z. Ursprung u. Gebrauch d. Partikel dum*, Strena Philol. Vpsal., 1922, 408 sqq. ; Brunner, *Entwicklung der Funktionen der lat. Konjunktion dum*, Tübingen, 1936. — Demeuré dans les langues romanes, soit sous la forme *dunc*, de **dumque*, v. B. W. *dunc* (panroman, sauf roumain), soit uni à *interim*, cf. ital. *(d)omentre*, v. fr. *(en)dementres*, cf. *dum interim*, M. L. 2794. — Sur bas lat. *dunc*, v. W. von Wartburg, *Franz. etym. Wörter*, sous *dunc*.

On peut se demander si *dum* ne serait pas formé comme *tum* et *cum* ; alors on rapprocherait *-dam* dans *quidam*, *-dem* dans *idem*. Mais *-dam* et *-dem* n'ont pas d'étymologie. D'autre part, on n'explique pas ainsi la notion de durée qui est essentielle à *dum*. Ceci conduit à envisager la possibilité d'un lien avec la racine qui indique la durée dans *dūdum* (où *dum* figure, du reste, comme second terme) et *dūrare* : v. *dūdum*.

dum-taxat (avec assimilation *dūmataxat*) : particule limitative formée de la réunion de *dum* et d'un subjonctif d'un verbe **taxō* désideratif de *tangō* (cf. *uisō, uideō*). Proprement « jusqu'à ce qu'il puisse toucher » (peut-être d'abord en parlant de la balance, v. Thes. s. u.), c'est-à-dire « jusque-là », « seulement », « en n'allant pas plus loin » (avec valeur restrictive, comme *tenuis*). Avec subordination : « dans la mesure où » (Lucr. 2, 123). Les deux éléments sont encore séparés dans la loi de Bantia, CIL I² 582, [quei uolet dum minoris] partus familias taxsat, liceto ; cf. Festus 288, 34, cum quis uolet magistratus multare, dum minore parti familias taxat. Ancien et classique, mais rare ; sous l'Empire, surtout employé dans la langue du droit ou dans des expressions artificielles et archaïsantes, comme *si dūmataxat = si modo*, Gell. 1, 13, 6, etc. Non roman.!

dūmūs, -I m. : ronces, broussailles. Ancienne forme *dūmūs* d'après P. F. 59, 3 : *dūsmo* (l. *dūsmoso*?, le *dūsmum*, *incultum* des Gloss. peut provenir de Festus), *dūsmo in loco apud Liūium* (frag. 39), *significat dūsmum locum*. Ancien, usuel. Non roman.

Dérivés et composés : *dūmētūm* (*dūmetum* quasi *dūmīcētūm*) d'après P. F. 59, 6 ; la forme *dūmētūm* est analogique des autres dérivés où le suffixe s'ajoutait à la gutturale du thème, comme *salictūm*, *cārectūm*, *frūctūm* ; cf. *lumēcta*, *(h)umēcta*, *dūlecta*, *uīrecta* : *ronceriae* ; *dūmōsus* ; *dūmīcola* f. (Avien, d'après *siluicola*) ; *dūmālis* (Mart. Cap.) ; *dūmēscō*.

On compare irl. *doss* « buisson » (douteux d'après H. Pedersen, V. Gr. d. kelt. Spr., I, 56) et m. h. a. *zūsach* « broussailles », v. h. a. *zir-zūsōn* « débroussailler ».

dūne : v. *dum*.

dūo, *dūae*, *dūo* : deux. Ancienne forme de duel, qui a tendu à prendre la flexion du pluriel. *Duo* sert pour le masculin et le neutre ; la forme *dūae* est sentie comme pareille au type *illae*, *bonae*, etc. ; la langue vulgaire a créé un masculin *dūi* et un neutre *dūa*, cf. Quintilien I, 5, 15. Le génitif *dūrūm* a tendu à remplacer un plus ancien *dūom*, *dūum*, l'accusatif *dūōs*, un ancien *dūo* identique au nominatif. A basse époque, enfin, *dūo* tend à

devenir indeclinable (comme il l'est déjà en grec chez Homère). Attesté de tout temps. Panroman. M. L. 2798. *Duo* figure dans *duodecim* et, sous une forme réduite, dans *dūcenti*, -ae, -a (cf. *trēcenti*), M. L. 2799 et 2784. Cf. aussi *dubō*, *dubius*.

Dérivés et composés : *dūalis* : duel. Adjectif sans doute créé par Quintilien (cf. Inst. Or. 1, 5, 42) dans l'expression *dūalis numerus*, qui traduit δύος ἀριθμός. De là, à basse époque, *dūaliās* « le nombre deux » (= gr. δύος). Cf. *plūrālis*, *plūrāliās*.

dubius : v. ce mot.

duplex : plié en deux (se dit d'une étoffe, d'un vêtement); divisé en deux; double; cf. *simplex*, *triplex*, etc.; pour le second élément du composé, v. *plicō* sous *plectō*. S'emploie aussi en poésie, comme gr. διπλοῦς, avec des objets qui vont par paires : *duplicēs oculi*, *duplicēs palmae*, emploi où il finit par être un substitut de *duo*. Au sens moral, « ambigu » et « fourbe ». Ancien, usuel et classique.

Dérivés : *dupliciter*; *duplicārius* m. « soldat qui reçoit double solde »; *duplicō*, -ās, M. L. 2801 (surtout roumain); les autres langues romanes ont des représentants de *duplare*; *duplicātiō* (latin impérial), mot savant qui a pris différentes acceptations techniques et a servi, entre autres, à traduire le gr. ἀναδιπλωτός; *duplicātor* (Sid.); *conduplicō* (cf. *congeminō*); *duplicitās* (Tert.); *dupliculārius*, διποτέτης (Gloss.); *duplicāmen* (Diosc.).

duplō, -a, -um : double, M. L. 2802; v. irl. *diabul*. Cf. *triplus*, etc. Substantif : *duplō* et *dupla* « le double »; *duplicō* : le double (cf. *tāliō*). Attribué aux *antiqui* par P. F. 58, 14. Se trouve dans la loi des XII Tables. Sert aussi à traduire διπλάσιον, le double du nombre parfait (six), c'est-à-dire « douze »; *duplicātās* (Gloss.); *duplicō*, -ās : doubler; *duplicātō* (Dig.). Appartient au latin juridique; la langue classique dit *duplicō*. Panroman, sauf roumain. M. L. 2800; *duplicāris*, -riūs.

dupondium, -i n., *dupondius* m. (et *di-*; pour le second terme du composé, cf. *pendō*, *pondus*, *pondō*) : 1^e *dupondius*, monnaie valant deux as; 2^e mesure de deux pieds. Dérivé : *dupondiarius* (*di-*).¹

On ne peut déterminer si lat. *duo* représente un ancien **dūwō* répondant à gr. δύο et à arm. *erko*-*tasan* « douze », ou si l'*o* est abrégé de δ, d'après la tendance des mots iambiques, comme dans *ego*, *bene* (de **egō*, **dvenē*), cf. véd. *d(u)vā*, hom. δύω, v. sl. *dūva*, lit. *dū*, arm. *erku*. Ce qui ferait préférer la première hypothèse, c'est que, comme gr. δύο, lat. *duo* n'a pas de formes distinctes pour le masculin et le neutre (à la différence de l'indo-iranien, du slave, du baltique, etc.). — Le nominatif féminin *duas* est superposable au nominatif accusatif ducl, véd. *d(u)vē*, v. sl. *dūvē*, lit. *dō*, sans doute irl. *di* (v. H. Pedersen, V. Gr. d. kelt. Spr., II, § 470, p. 120 sqq.). Compris comme un nominatif, il a entraîné un accusatif *dūs*. — L'extension des formes de pluriel qui se développe en latin à l'époque historique et qui a pleinement abouti en roman est complète déjà en omnibien : nom. masc. fém. *dur*, acc. fém. *tuf*, nom.-acc. neutre *tuva*, dat.-abl. *tuves*, *tuver*, *duir*. — Là où, comme en latin, la catégorie du duel a disparu, apparaît la tendance à donner à « deux » une flexion de pluriel.

Pas plus en latin qu'ailleurs, l'ordinal de « deux » n'est tiré de la racine du nom de nombre; on se sert de *alter*, qui a remplacé d'autres mots (v. *iterum* et *ceteri*). — Un autre substitut des anciens adjectifs indiquant l'opposition de « deux » est *secundus*, adjectif en *-undus* en face de *sequor*.

L'adverbe signifiant « deux fois » repose sur une forme à **dāw-* initial, tandis que *duo* repose sur un ancien **duwō*; *bis* répond à skr. *dvih*, av. *biš*, gr. δίς; v. *bi* et *bīnī*.

Au premier terme de composés, l'ancien **dāw-* est représenté par lat. *bi*; v. ce mot. — Le type *du-* *duplex*, et sans doute de *dubius*, se retrouve en omnibien dans : *tu pler* « bīnis », *dupla* « bīnās », en face de lat. *du plus*, *tu plak* (acc. sing. n.) en face de *duplex*, *du-purṣ* « bipedibus » et dans le dérivé *dū* « iterum ». Hors de l'italique, on cite seulement lettre *du-celles* « voitures à deux roues »; mais on ne voit pas comment s'expliquerait *du-* s'il n'est pas ancien; du reste, l'-i de **dāw-* n'est pas radical, non plus que celui de *tri-* (lat. *trē*). Jules Bloch a fait remarquer que, dans l'Inde, on lit *dupada* « bipède » chez Asoka et *dujihva-* « qui a deux langues », etc., en pali.

duoir (*duum-*), -i m. Le singulier est tiré du pluriel *duo uiri*; le doublet *duumuir*, de la forme de génitif *duum uirum*. On a dit d'abord *duum uirum arbitriū* ou *iudicīo*, puis *duumuirī* et *duumuir*. Le procédé de formation s'est étendu aux désignations d'autres magistrats : *triumuir*, alors que Caton disait encore *si trium uirum sim* « si j'étais des trois uiri »; *quinqueuir*, *decemuir* etc. Cf. de même, *sexprimus*, *nōngentus* et gr. δεκάπατος, et Wackernagel, Vorles. I 90.

Dérivés : *duumuirātūs*, -ās m.; *duumuirālis*, -ītūs (Cod. Théod.), -airālicius (Inscr.).

duplex, *duplus* : v. *duo* et *plectō*.

dūracinus : v. *dūrus*.

dureō (*durgō*), -ōnis m. : 1^e sorte de navire; 2^e son de mer = δόρκων, Isid., Orig. 19, 1, 10.

dureta, -ae f. : sorte de baignoire en bois. Mot espagnol d'après Suét., Aug. 82, 2; peut-être celtique. La gr. δόρκη est loin.

dūreus, -a, -um : *ligneus*. Transcription de δόρκος, cf. *dūratus*, dans Lucr. 1, 476.

dūrgō, -ōnis m. : = dorcas (Itin. Anton.). Peut-être même mot que *durcō*.

dūriō, -ōnis m. : sorte de mème; joint à *turpiō* et à *sanniō* par Mar. Merc., Subn. 4, 3. De *dūrus* « à la tête dure », cf. *dūricorius*, ou de Δόρκων?

dūrō : v. *dūdūm* et *dūrus*.

dūrus, -a, -um : dur. Sens physique et moral « dur au toucher » et « dur de cœur, à la tête dure ». Subst. n. *dūrum* (sc. *ignum*) « bois dur »; *dūra* pl. « duretés, épreuves ». Ancien, usuel. M. L. 2808; et celtique : irl. *dūr*, brit. *dur*.

Dérivés : *dūriter* (sans doute d'après *crūdēliter*), ancien, usuel et classique; *dūrē*, rare et plus récent, cf. Thes. VI 2313, 11 sqq.; *dūritia* (-ties), usuel. M. L. 2806; *dūritās* (rare, Cic.); *dūriūddō* (archaïque); *dū-*

dūrō; *dūractnus*? : qui a la chair adhérente au noyau, dur. Épithète appliquée à certains fruits (*cerasea*, *persica*, *ūua*). Les Latins y voyaient un composé de *dūrus* + *acinus* et ce serait une traduction de σχληρόσαρκος, ριχοκος, cf. *dūricorius* (Cloat.). L'explication par nom de la ville *Dyrachium* (ancien **Duracium*), cf. Keller, *Lat. Volksetym.*, 232 sqq., est peu vraisemblable. Ancien (Caton); M. L. 2803. Autres composés : *dūribarbus*, -bis (Vindic.), *dūribuccis* (Gloss. Ansil.), *dūrcors*, *cordius*, *cordia* (tous tardifs, langue de l'Eglise, cf. οὐληροκάρδιος), *dūricorius*, *dūripēs* (= σχληρόπους) (Gloss.). — Sur *obdūrare* « boucher », dū peut-être à une confusion tardive avec *obtūrare*, v. Niedermann, Emerica XII (1944), p. 74.

Pour *ōridūrius*, v. *ōs*.

Aucune étymologie sûre. Osthoff, *Et. Parerga*, 111 sqq., a supposé une forme dissimilée de **dūros* et rapproché skr. *dārundh* « rude, fort », irl. *dron* « solide », lit. *drūtas* « fort, solide », gr. δρόν, ἄργειον, *Hes.*, et δρῦς « arbre, chêne » (v. Benveniste, Word, 10 (1954), p. 258). Pas d'autre exemple de cette dissimilation peu vraisemblable.

dūsius : *daemon immundus, incubus*. Gaulois, d'après St Aug., Ciui. D. 15, 23; Isid. 8, 11, 103.

dux : v. *dūcō*.